

LE PRECURSEUR



Vol. I

MONTREAL, avril 1921

No 5



CONDITIONS D'ABONNEMENT

Le **Précurseur**, bulletin des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, paraît tous les trois mois.

Prix de l'abonnement.....\$1.00 par année

Tout abonnement est payable d'avance

ET COMMENCE AU MOIS DE JANVIER.

AVIS

Nos Lecteurs qui doivent changer de domicile voudront bien faire parvenir à l'Administration du **Précurseur** leur ancien et leur nouvelle adresse, avec le **numéro** de leur série qui se trouve à gauche sur l'enveloppe du bulletin ; ou mieux encore, renvoyer l'enveloppe elle-même avec l'adresse corrigée.

Les personnes qui s'abonnent au cours de l'année recevront les numéros parus depuis janvier.

Les envois d'argent peuvent être faits par mandat ou bon de poste.

On s'abonne au **Précurseur** en envoyant sa souscription à l'une des adresses suivantes :

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

314, Chemin Sainte-Catherine, Outremont,
près Montréal.

4, rue Simard, Québec, P. Q.

Rimouski, P. Q.

44, rue Manseau, Joliette, P. Q.

Hôpital Chinois : 76, rue Lagauchetière ouest,
Montréal.

Fondée en 1874

BANQUE D'HOCHELAGA

Bureau chef : Montréal.

Administrateurs :

J.-A. VAILLANCOURT, président ;
 Hon. F.-L. BÉLIZÉ, vice-président ;
 A. TURCOTTE ; E.-H. LEMAY ;
 Hon. J.-M. WILSON ; A.-A. LAROCQUE ;
 A.-W. BONNER.

Bilan :

Capital autorisé.....	\$10,000,000
Capital et Réserve	8,900,000
Total de l'actif.....	75,700,000

SUCCURSALES
(Province de :)

Québec — cent dix-sept (117) ;	Saskatchewan — douze (12) ;
Ontario — vingt-deux (22) ;	Alberta — onze (11) ;
Manitoba — dix (10).	

— Nous sommes représentés à New-York, Londres, Paris, Anvers.

BEAUDRY LEMAN...gérant-général.

Toujours en avant

THÉ “PRIMUS”

Noir et Vert naturel
 (En paquets seulement.)

AUSSI —

CAFÉS “RAJAH”

(En cartons 1 lb.)

— ET —

“OWL”

Rôti, Moulu et en Grains.

L. Chaput, Fils & Cie, Ltée

ÉPICIER EN GROS,
 IMPORTATEURS,
 ET MANUFACTURIERS.

MONTREAL

La plus importante Librairie et
 Papeterie Française du Canada

Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES
 Libraires, Papetiers, Imprimeurs
 45 Notre-Dame-Ouest, Montréal



M. BOOSAMRA

IMPORTATEUR EN GROS DE

Chapelets et articles de piété

— Huile de Huit Jours et Huile à lampions, une spécialité —

48, RUE NOTRE-DAME OUEST.

Tél. Main 7339.

J.-A. SIMARD & Cie

THÉS, CAFÉS et ÉPICES, EN GROS

5 et 7 St-Paul Est.

MONTREAL

Tél. Main 103.

VIN SANTO PAULO

SOUVERAIN REGENERATEUR
DE LA SANTE.— SPECIALEMENT RECOM-
MANDE DANS LES CAS SUIVANTS

NERVOSITE, ANEMIE, CONVALESCENCE

"J'ai fait l'analyse du SANTO PAULO, et je l'ai trouvé riche en principes végétaux, propres à exciter l'appétit, à stimuler les fonctions digestives et à regulariser l'intestin, etc., etc. J'y ai trouvé aussi convenablement dosés les principaux tonifiants du quinquina et du cola.

"Je puis affirmer d'autre part qu'il ne contient aucune substance domageable pour la santé. Je n'hésite pas à le recommander hautement."

I. Laplante Courville,
Docteur en Pharmacie, professeur
de Chimie à l'Université.

Montréal, 31 octobre 1917.

— DEMANDEZ-LE chez votre Pharmacien ou à
LA Cie de VINS FRANCO-CANADIENS
DEPOSITAIRES GENERAUX MONTREAL

— N'oubliez pas d'appeler...

Saint-Louis 593



Pour votre bagage, transport et emmagasinement.

A. DELORME, prop.

Bureau :

Gare Mile-End.

A. Dérôme & Cie

Estampes en caoutchouc

20, Notre-Dame Est

MONTREAL

Phone Main 4679

Commerce UNIQUE et SPÉCIAL des :—

TAPIS, LINOLEUMS, RIDEAUX,

Grand Choix de Toiles, Cotons et Stores.

Maison Filiatrault

(Quarante-huit ans d'existence.)

— GROS & DÉTAIL —

429, Boulevard Saint-Laurent

(Entre Sainte-Catherine et Demontigny.)

Tél. Est 635.

MONTREAL



Le vin tonique San Antonio

Un vin tonique reconstituant à base de Quinquina, Kola, Glycérophosphates de Soude, etc.— hautement recommandé pour les personnes pâles et débiles et pour les convalescents.

D'un goût savoureux, éminemment apéritif, digestif et tonique, il convient également bien à toutes les personnes, même les plus délicates.

EN VENTE PARTOUT

Patenaude, Carignan & Cie., Ltée.

Distributeurs — Montréal

Tél. St-Louis 1534

Art. Landry

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

*Voitures doubles et
simples à louer.*

114, Rachel-Est - - - - - Montréal

Tél. Bell 552

La Cie J.-N. Beaudoin

LIMITÉE

NÉGOCIANTS EN GROS ET EN DÉTAIL

2 et 4, rue Champflour - - - Trois-Rivières

Tél. Main 7314

(Agences à New-York)

N. Brault & Cie.

28-30, St-Dizier

MONTREAL

— Importateurs et Manufacturiers —

Thé, café, épices, gelée à dessert, poudre,
Crème glacée, poudre à pâte, essences.
Etc.

Spécialités : Engins à gazoline, Batteurs,
Bancs de scies, Voitures de promenade et de
travail, Meubles de toutes sortes, Centri-
fuges, Poêles, Fournaises, Papier à couver-
ture, Pianos, Gramophones, etc.

— Nos prix et nos conditions sont à la
portée de toutes les bourses.

Chas. Desjardins & Cie Limitée

Fourrures de choix

130, rue St-Denis

MONTREAL.

Geo. Gonthier

Auditeur et Expert comptable, Licencié

INSTITUT COMPTABLE

103, rue St-François-Xavier

Tél. Main 519.

Montréal, P. Q.

Les MALLES, SACS de Voyage, HARNAIS, etc.
de la Marque "ALLIGATOR" sont les meilleurs au pays.
— Exigez la marque ci-dessous :—



LAMONTAGNE LIMITEE

338, RUE NOTRE-DAME OUEST
MONTREAL

Avant de faire l'achat des articles suivants : Cierges non-approuvés, approuvés, Chandelles, Bougies, Lampions 10 heures et 15 heures, Huile de sanctuaire, Tables illuminaires etc... écrivez-nous ; nous nous ferons un plaisir de vous faire parvenir nos prix.

Il est du devoir des institutions canadiennes-françaises d'encourager les leurs. En favorisant notre établissement de vos commandes vous aiderez à la fondation d'une maison industrielle essentiellement canadienne.

F. BAILLARGEON Limitée

865, rue CRAIG EST, MONTREAL — SAINT-CONSTANT, C^{té} LAPRAIRIE.

Nous avons des dépôts à London, Ont., Winnipeg et Saint-Boniface, Man., Saskatoon, Sask., Moncton, N.-B. et Québec.

P.-P. Martin & Cie LTÉE

Fabricants et Négociants en

NOUVEAUTÉS

50, rue SAINT-PAUL (ouest),
MONTREAL.

Succursales :

St-Hyacinthe, Sherbrooke, Trois-Rivières,
Ottawa, Toronto et Québec,

ENTENDEZ LE

"CASAVANT"

— Le Phonographe au son merveilleux —

Fabriqués à St-Hyacinthe, par les célèbres facteurs d'orgues. Catalogue gratuit sur demande. Joue tous les disques. L'entendre c'est le préférer. Huit modèles en magasin. \$85.00 à \$460.00. Termes faciles.

Jos.-U. Gervais

19, MONT-ROYAL (ouest) — MONTREAL

LE PRECURSEUR

BULLETIN

• DES •

• Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception •

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Archevêque de Montréal.

Vol. I

Montréal, avril 1921.

N° 5

CONFÉRENCE

SUR

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Dans notre chapelle, le 16 janvier dernier, M. l'abbé Ls-Ph. Perrier, curé de la paroisse du St-Enfant-Jésus, de Montréal, s'est fait entendre du public dans une substantielle conférence que nous avons le plaisir de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs.

“Euntes, docete, omnes gentes”

C'EST Notre-Seigneur lui-même qui est l'auteur de la foi et qui a organisé l'Œuvre de la Propagation de la Foi quand il a dit à ses apôtres : “Allez, enseignez toutes les nations ;” et le premier directeur de la Propagation de la Foi a été saint Pierre. Il a accompli son œuvre en prêchant d'abord lui-même et en faisant prêcher les autres, en organisant des missions à travers le vieux monde païen qui se mourait dans l'idolâtrie.

I.— ORIGINE

Quand on remonte à ces vingt siècles, on voit que l'Œuvre était

comprise comme elle l'est de nos jours. Ce que l'on voulait alors, c'est que Dieu fût connu des nations ; c'était l'agrandissement du royaume du Christ ; c'étaient les prières des fidèles pour procurer la diffusion de l'Évangile à travers le monde. Si nous considérons le vingtième siècle, nous voyons que les paroles du pape Benoît XV sont les mêmes que celles de saint Paul au cours de ses voyages apostoliques. Voici comment le grand apôtre écrivait aux Corinthiens : “Que le premier jour de la semaine chacun de vous mette quelque chose de côté, réunissant ce qu'il veut donner, afin qu'on n'attende pas mon arrivée pour recueillir les aumônes, et quand je

serai arrivé, j'enverrai ceux que vous m'aurez marqués par vos lettres, porter vos libéralités à Jérusalem." En demandant aux fidèles de contribuer par leurs offrandes au soutien d'une église éloignée, saint Paul les pressait, par le fait même, de s'occuper de l'Œuvre de la Propagation de la Foi et, en sollicitant d'eux les dons matériels, il n'est pas téméraire de penser qu'il attendait aussi le secours de leurs prières. Dès les premiers siècles de l'Église, comme il appert du reste par les Actes des Apôtres, nous pouvons dire que l'Œuvre de la Propagation de la Foi existait.

Nous comptons dans l'histoire de l'Œuvre trois périodes distinctes ; et d'abord, la période d'organisation par les apôtres : période où ils allaient porter partout le Verbe divin. Cet apostolat offre à l'esprit le plus grand, le plus émouvant des spectacles. Au lendemain de la Pentecôte et depuis ce jour, les disciples du Christ n'ont pas cessé de travailler les empires, les éclairant par la splendeur de leur doctrine, les remuant par la puissance surhumaine de leurs accents, les domptant par la constance de leur effort, les dominant par le prestige de leur sainteté. Tous les temps, tous les lieux les voient apparaître, pressés de s'élever à la hauteur des générations savantes, de se proportionner aux infirmités des peuples sans culture, de répandre la lumière du nord au midi, de l'est à l'ouest, de gagner les individus, les races au vrai et au bien. Nous devons donc, de nos jours comme au temps des apôtres, aider à la diffusion de l'Évangile ; les apôtres se sont répandus dans le monde, ils se sont partagé la surface de la terre.—Passons.

Remontons le cours des siècles jusqu'aux catacombes. Dans les temps d'angoisse, l'Église s'est cachée dans les entrailles de la terre. Nous nous disons aujourd'hui qu'elle a connu des jours malheureux : il fallait qu'elle fût noyée dans le sang pour sortir victorieuse ! Et, victorieuse, elle l'est en effet. Une lettre aux Corinthiens dit : " La maison même de César est envahie ! " " Nous ne sommes que d'hier, écrit à son tour Tertullien, et déjà nous remplissons les villes, les ^{les}, les châteaux, les campagnes, les camps, les tribus, les décuries, les palais, le forum."

Nous voyons ensuite la deuxième période de l'Œuvre, celle de l'union et du protectorat. Les puissances spirituelles et temporelles de ce monde concourent à l'établissement du règne de Jésus-Christ. Constantin fait reflourir la religion dans ses vastes domaines ; la croix est à la place d'honneur. Sapor sollicite l'amitié du grand roi. Clovis sortira du baptistère de Reims et se fera l'apôtre du Christ à travers son royaume. Charlemagne protégera et couvrira de son influence les institutions de l'Église. Mais toujours, à côté de l'Évangile, il y a le côté matériel : l'Église, bien que spirituelle, vit dans le temps, elle a des besoins qui doivent être secourus.

Durant cette période de protectorat, les moines organisent leurs communautés : Bénédictins, fils de saint François et de saint Dominique se préparent aux missions, à l'apostolat. Ils ont des refuges, non pour cacher des criminels, non pour se dérober eux-mêmes au monde, mais pour se tremper dans une formation idéale. Leurs monastères sont des forteresses où les âmes

assoiffées de dévouement vont puiser l'énergie et la bravoure que demande l'exercice de l'apostolat chrétien.

Déjà, au treizième siècle, un franciscain, Jean de Monte Corvin est assis sur le siège archiépiscopal de Pékin ; Louis-Bertrand, fils de saint Dominique, évangélise le Nouveau-Monde. Vient ensuite le quinzième siècle, siècle des grandes explorations, de la découverte d'un monde nouveau. La facilité que donne aux apôtres l'ardeur voyageuse des chercheurs d'or avive leur zèle et leur fait sillonner les mers à la poursuite de conquêtes à donner au Christ : c'est toujours la propagation de la Foi.

Période de protection avec Richelieu et sous les souverains qui veulent diffuser la civilisation, laquelle ne se diffusera qu'avec le christianisme. Une autre période, celle du dix-huitième siècle. Ce fut une période fatale à l'Œuvre de la Propagation de la Foi, fatale aussi à la Compagnie de Jésus qui fut supprimée. Il faut se souvenir que du cap Horn jusqu'au nord du Japon, cet ordre entretenait des missions florissantes et, qu'à cette glèbe immense, 16,000 de ses religieux étaient attachés. La révolution française tarit la sève des vocations apostoliques et son contre-coup ne se fait pas sentir seulement en France, mais partout. Les missionnaires en auraient nécessairement beaucoup souffert, si les ordres religieux, dans une efflorescence nouvelle, et si des congrégations missionnaires prenant naissance alors, ne leur eussent fourni un apport vraiment prodigieux de sujets. C'est à cette époque que nous voyons reflourir le Séminaire des Missions Étrangères de Paris, pépinière féconde d'ouvriers évangéliques. Mais il n'y a plus alors le concours des

princes qui favorisaient et protégeaient les missionnaires.

A l'époque de Louis XIV, suivant les traditions de Richelieu, lorsque des rois d'Espagne et d'Aragon, du Portugal, soutenaient les missions du Nouveau-Monde, un chanoine de Bayeux demandait le concours libre de tous, jusqu'à celui du moindre artisan et de la moindre servante, sous la direction de personnes expérimentées, pour contribuer de leurs biens, au soutien des missionnaires. Environ cent cinquante ans après le mémoire de l'abbé Paulmyer au pape Alexandre VII, l'Œuvre de la Propagation de la Foi, sous sa forme actuelle, prenait naissance à Lyon en 1819.

Faut-il le dire ? Nous ne sommes plus familiers de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ; on s'est désintéressé des œuvres de missions à l'étranger ; on a employé les ressources fournies pour l'Œuvre au bénéfice des paroisses pauvres. Souhaitons que l'appel si touchant de Monseigneur l'Archevêque sera entendu ; c'est pour répondre à son désir que je raconte une histoire ancienne.

C'est à une jeune fille de vingt ans, Mademoiselle Pauline-Marie Jaricot, que nous devons l'Œuvre de la Propagation de la Foi avec son organisation d'aujourd'hui. Au Séminaire des Missions Étrangères de la rue du Bac, à Paris, où l'on voit une salle des martyrs présentant aux visiteurs un spectacle inoubliable, on s'entretenait souvent des besoins des pauvres missionnaires. Pauline-Marie Jaricot avait son frère Philéas au Séminaire de Saint-Sulpice où parvenaient les échos des conversations de la rue du Bac. Elle commença par faire une quête tous les

vendredis, dans l'atelier de M. Chartron, son beau-frère.—Vous voyez comment l'Œuvre est celle des pauvres, non celle des riches et des rois. Chaque ouvrière donnait un ou deux sous par semaine pour les missionnaires. La généreuse enfant s'imposait, en plus, les plus rudes privations pour grossir le trésor des aumônes recueillies ou fournies pour les missionnaires par les "Réparatrices du Cœur de Jésus", formées par elle.

Philéas, son frère, entend les récits des missionnaires. Il écrit à sa sœur, lui envoie des lettres des contrées lointaines. Les aumônes recueillies par Pauline sont envoyées à Philéas qui les remet au Séminaire des Missions Étrangères...

Dans sa correspondance avec sa sœur, Philéas répétait sans cesse : "C'est quelque chose, c'est même beaucoup aux yeux de Celui qui exaltait le denier de la veuve. Mais tant que tu n'auras pas trouvé le secret de généraliser les dons, le secours restera insuffisant. Si tu pries beaucoup, si tu écoutes humblement et amoureusement le cœur de Jésus, il t'inspirera." L'inspiration ne devait pas tarder. "Un soir, raconte Pauline, étant au coin du foyer de la famille et toute préoccupée de mon désir, pendant que mes parents se récréaient au Boston, la plan de la Propagation de la Foi, par dix, cent et mille, me vint si nettement à l'esprit, que je l'écrivis sur-le-champ au crayon sur une carte de rebut, afin de ne pas l'oublier. Je me souviens que, les termes me manquant, j'écrivis "dizénaires" pour désigner les chefs de dizaines, "centenaires" pour désigner ceux qui percevaient de dix chefs les collectes de cent associés, et "millénaires" ceux qui, dans ma

pensée, recevraient de dix centenaires, les collectes de mille associés." L'Œuvre était fondée !!

Pour encourager le zèle des ouvrières auprès desquelles Pauline-Marie faisait des quêtes, il y avait les "Annales". Savez-vous ce que c'était que ces annales? Les lettres qu'écrivait à sa sœur l'abbé Philéas Jaricot, lesquelles renfermaient des nouvelles des missionnaires de l'Extrême-Orient.

De nos jours, quand on lit les Annales de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance qui sont encore des "lettres lointaines", on se demande quel est le motif de l'exil volontaire des missionnaires catholiques, quel désir les emporte loin de leur patrie et de leur mère, quelle pensée soutient leur courage et exalte leur ardeur. C'est l'agrandissement du royaume de Dieu. Cette ambition se heurte aux obstacles les plus graves et les plus divers : obstacles qui viennent du milieu qu'ils abordent et des hommes qu'ils veulent convertir.

*

* *

Quand le missionnaire débarque dans une île, sur un continent, il se trouve en face d'une religion établie, couvrant le territoire de ses temples, de ses mosquées, de ses pagodes ; dressant ses symboles au bord des fleuves, au sommet des montagnes, au cœur des forêts ou des cités ; ayant ses cérémonies, ses fêtes, ses manifestations publiques. Cette religion a un sacerdoce, jaloux de ses privilèges, implacable pour quiconque en menace l'exercice, puissant sur la masse par l'autorité dont il dispose, par la terreur qu'il inspire. Cette religion et ce

sacerdoce ont pénétré de leur esprit l'organisation familiale, sociale, politique, économique ; grands et petits, princes et sujets sont sous leur sceptre.

Le missionnaire n'a pas l'intention de renverser le pouvoir, ni de combattre les justes lois, mais il ne peut se dérober aux devoirs de sa vocation. Or, sa vocation est de publier qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qu'un seul Christ, qu'un seul baptême ; de flétrir tout ce qui, dans les vies individuelles ou dans les institutions publiques, contredit le bien ; d'arracher les âmes à la tyrannie de l'erreur et du vice.

Il ne peut compter sur les pouvoirs qui l'entourent pour obtenir les secours matériels dont il a besoin ; il ne peut non plus, moins encore, compter sur eux pour recevoir aide et protection dans son travail apostolique. Son mandat est le plus noble mais aussi le plus difficile, le plus ardu de tous, celui de convertir les âmes. Comment l'ouvrier évangélique parviendra-t-il à saisir ces intelligences imprégnées d'erreur, comment purifiera-t-il ces cœurs pervertis par une longue décadence, endurcis et rendus comme insensibles par la brutalité immorale de leurs sentiments ? Il est aisé de faire comprendre que deux et deux font quatre, mais lorsqu'on dit qu'il faut rester chaste, c'est autre chose. Les païens admettront facilement qu'il y a trois personnes en Dieu, cela est très bien ; mais qu'il faille respecter le bien d'autrui, ils trouvent dur de l'admettre. On peut plus aisément convaincre les esprits, changer les idées que provoquer un mouvement de la volonté. C'est lorsqu'il s'agit de la pratique de la morale évangélique que l'on trouve des apostats. Les païens redoutent

moins les supplices, le martyre, que la fidélité aux prescriptions de la religion catholique. L'antagonisme est permanent entre les mœurs païennes et les mœurs du christianisme.

Et comme si ce n'était pas assez que des hommes entreprennent de pareilles choses, des femmes obéissent elles-mêmes aux divines inspirations du zèle apostolique et vont faire, en des pays lointains, à des enfants de barbares et de sauvages, l'hommage de leurs chastes cœurs où germent les meilleurs dévouements. Nous devons donc à des titres nombreux notre reconnaissance et notre appui aux missionnaires. Aidons-les dans leur héroïque entreprise ; appuyons-les de notre chaude sympathie. Allons à leur secours par nos aumônes afin que, dans leur solitude, notre générosité adoucisse leur sort, diminue leurs privations et leur permette de rendre plus féconds les efforts de leur apostolat.

II.— APPUI DES PAPES

Voyons maintenant les actes de bienveillance accordés à l'Œuvre de la Propagation de la Foi par la plus haute autorité sur terre, celle du Siège apostolique.

Pie VII, à la date du 15 mars 1823, reconnaît l'Association et lui accorde d'importance indulgences. Léon XII, le 11 mai 1835, lui concède de nouvelles faveurs. Pie VIII, non plus, n'oublie pas l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Dans un rescrit du 8 septembre 1829, il la prend sous sa particulière protection. Grégoire XVI, qui avait été Préfet de la Propagande, devait entourer d'une bienveillance spéciale une œuvre qui devenait un si puissant auxiliaire de cette congrégation ro-

maine. En 1831, 1835 et 1836, il accorde de nouvelles indulgences. Il étend aux associés étrangers toutes les indulgences, faveurs spirituelles et privilèges concédés par le pape Pie VII aux associés français.

Pie IX promulgue un décret *urbi et orbi* en sa faveur. "Comme la pieuse autant qu'illustre association de la Propagation de la Foi, depuis l'époque où, par un admirable dessein de la Providence divine, elle naquit en France, il y a déjà plusieurs années, a toujours contribué puissamment à rendre plus facile l'extension de la foi catholique jusque dans les régions les plus reculées, surtout en fournissant des secours à ceux qui cultivent la vigne du Seigneur, les Pontifes romains n'ont pas manqué de la prendre sous leur tutelle. Bien plus, de leur autorité apostolique, ils l'ont enrichie de grâces spirituelles et d'indulgences en vue de procurer et le plus grand accroissement de l'association elle-même, et le bien des fidèles inscrits dans ses rangs, qui, avec une faible aumône et quelques prières quotidiennes, concourent néanmoins, d'une manière si louable, au but de cette même association."

A peine monté sur le trône de saint Pierre, Léon XIII daigne lui donner de précieux témoignages de sa paternelle sollicitude. Nous rappellerons entre autres, l'Encyclique "Sancta Dei civitas" qui a pour but l'amour et la générosité des catholiques pour l'Œuvre illustre de la Propagation de la Foi.

Pie X, le 25 mars 1904, proclama saint François-Xavier patron de l'Œuvre.

Nous arrivons à Benoît XV. Il parle, dans son admirable Lettre

apostolique du 30 novembre 1919, des devoirs des missionnaires — passons — il parle aussi des devoirs des fidèles. Dans le "Canada Apostolique", nous voyons ce qui a été fait par les nôtres pour les pays et les missions catholiques. C'est un hommage bien mérité rendu à toutes nos communautés religieuses. Mais il faut persévérer dans cette voie. Que les familles continuent de cultiver l'esprit de sacrifice pour fournir des vocations à l'apostolat. C'est le désir du pape. Écoutons-le.

"Nous voudrions donc voir la générosité des catholiques s'intéresser particulièrement aux œuvres dont le but est de venir en aide aux missions. Telle est, tout d'abord, l'Œuvre dite de la Propagation de la Foi dont Nos prédécesseurs ont déjà fait l'éloge à plusieurs reprises; aussi nous demandons à la Sacrée Congrégation de la Propagande de veiller avec le plus grand soin à ce que s'accroisse encore à l'avenir la fécondité de cette œuvre excellente. Son rôle principal est de fournir les ressources nécessaires à l'entretien des missions déjà existantes ou de celles qu'on se propose de fonder. Alors que d'autres disposent de ressources immenses pour la propagation de l'erreur, l'univers catholiques ne permettra pas, Nous en avons l'espoir, que ceux des nôtres qui sèment la vérité aient à se débattre avec la détresse."

Remarquez bien les mots: "alors que d'autres disposent de ressources immenses pour la propagation de l'erreur". Le souverain Pontife attire l'attention des fidèles sur le travail énorme qui se fait chez les protestants. Pour propager leurs doctrines, ils disposent de ressources considérables. On en pourra juger

par un article que j'ai relu à votre intention dans les "Nouvelles Religieuses" du 15 novembre 1918.

Près de quatre-vingts sociétés protestantes de missions ou sociétés bibliques sont nées en Angleterre, en Amérique et sur le continent européen. Toutes les parties du monde ont vu leurs représentants : l'Océanie, l'Afrique méridionale et occidentale, l'Asie, Madagascar ; et partout, ils déploient une merveilleuse activité.

Voici la constatation des "Nouvelles Religieuses" :

Depuis sa fondation jusqu'en 1913 inclusivement, l'Œuvre de la Propagation de la Foi a reçu de divers pays la somme globale de \$83,572,454.97.

Voyons maintenant ce que les seules sociétés protestantes établies en Angleterre ont donné pour leurs missions. En 1915, elles ont versé la somme de \$9,455,621.86. Remarquez que cette somme a été versée en une seule année, tandis que chez les catholiques \$83,572,454.97 sont le total des recettes de l'Œuvre depuis sa fondation jusqu'en 1913, soit l'espace de 94 ans.

III.— CONDITIONS D'ADMISSION

Quelles sont les conditions d'admission dans l'Œuvre de la Propagation de la Foi ? Il y en a deux.

1° Réciter tous les jours pour la conversion et le salut des infidèles un Pater et un Ave — ceux de la prière du matin ou du soir — en y ajoutant l'invocation : Saint François-Xavier, priez pour nous. C'est suffisant pour gagner les indulgences.

2° Donner pour les missions un sou par semaine : cinquante-deux sous par an. Quel est le catholique, qui, connaissant l'Œuvre, refuserait d'en faire partie ?

Dans ma paroisse — un curé aime ses fidèles et les vante volontiers. C'est un père qui trouve ses enfants "à nul autre pareils" ; — dans ma paroisse, dis-je, le R. P. Fillion, des Pères Blancs, est venu parler des missions d'Afrique ; il a recueilli \$350. Le R. P. G. Deswazières, a exposé la situation de ses lépreux en Chine ; on lui a donné \$410. L'Œuvre de la Propagation de la Foi a reçu à peu près \$200. Voici que les missions recevront de mes paroissiens plus de neuf cents dollars durant cette année. Personne n'en souffrira.

Dieu récompense ceux qui donnent généreusement.

Au surplus, le zèle pour les missions procure d'autres avantages.

IV.— LEÇONS A TIRER

Notre foi deviendra plus ferme et plus active. "J'ai cherché, écrivait à ses frères un illustre missionnaire jésuite, le Père Ricci, j'ai cherché par quels moyens je pourrais établir la religion catholique : je n'en trouve pas de plus persuasif que ma mort. Hâtez-vous de respirer les fortes senteurs des vertus et du sang de nos apôtres et de nos martyrs, et vous supporterez en esprit de foi les petites peines et les contrariétés de la vie."

Au mois de janvier 1648, François de Capillas, religieux des Frères Prêcheurs, tombait le premier en Extrême-Orient, après avoir adressé au mandarin qui le faisait torturer ces paroles intrépides : "Je n'ai d'autre maison que le monde, d'autre toit que le firmament, d'autre lit que la terre, d'autres provisions que celles que m'envoie la Providence, d'autre but en Chine que de travailler et de souffrir pour la gloire

de Jésus-Christ et pour le bonheur de ceux qui croient en son nom. Tu peux m'arracher le cœur de la poitrine, tu ne m'arracheras pas le Dieu à qui je suis consacré par le baptême et par la profession." Des flots de sang ont coulé, mais les communautés de chrétiens se sont multipliées, car le sang des martyrs est une semence féconde. Notre foi se ravive à ces contacts, nous croyons volontiers "des témoins qui se font égorger."

Au surplus, les nouveaux convertis nous reprochent notre indifférence. Vous vous rappelez qu'après les canonisations de sainte Jeanne d'Arc et de sainte Marguerite-Marie, l'Église a rendu des honneurs aux martyrs de l'Ouganda. En lisant le récit si attachant de leur vie, nous avons senti la confusion monter dans nos âmes. La croyance admirable des peuples déshérités qui ne voient presque rien des splendeurs de la vérité, et qui, cependant, témoignent en sa faveur par le sang et par la mort, n'est-elle pas une accusation terrible contre ceux qui, plongés dans la lumière, en méconnaissent les bienfaits? N'attendez pas que les peuples infidèles vous accusent devant Dieu d'avoir abusé de ses dons; faites plutôt en sorte qu'ils vous bénissent d'avoir été leurs sauveurs.

N'avons-nous pas une autre leçon à tirer? Tous, riches, ouvriers, pauvres, savants, ignorants, nous avons le devoir de faire connaître le bon Dieu. L'Église nous demande bien peu de chose: une modique aumône, une courte prière; mais aumône et prière, tout cela se fait, et vous rend participants du plus grand des bienfaits et de la plus grande des gloires: la conversion des âmes et l'extension du règne de Jésus-Christ. Comment

pourriez-vous dédaigner un pareil honneur?...

Avant de vous quitter, je veux formuler un vœu, je veux vous demander de dire au Roi immortel des âmes qui va paraître tout à l'heure sur l'autel: "Seigneur et Maître du ciel et de la terre, pour conquérir l'univers que votre divin Père vous a donné en héritage, vous faites appel au peuple et vous comptez sur lui: soyez tranquille, il ne vous manquera pas. Le peuple, c'est nous. Nous sommes prêts: notre argent, nos prières, nos personnes, nos vies, tout vous appartient; faites tout concourir à l'œuvre sainte de la Propagation de la Foi".

Ce sera un moyen, moyen puissant, de réparer les scandales de toutes sortes dont le monde entier est le théâtre. Scandale du schisme et de l'hérésie dont la vague se fait de plus en plus tumultueuse; scandale de la politique et de la diplomatie, scandale de tous les vices. Pour la réparation de toutes ces hontes, ne l'oublions pas, il faut l'expiation et la prière.

Un jour, on faisait une enquête. On voulait savoir comment il se faisait que tant d'âmes se donnent à Jésus-Christ, établissant ainsi un renouveau perpétuel dans le christianisme. Celui qui faisait cette enquête se posait la question. La réponse? C'est que les âmes ont vu la grande pitié de l'Église du royaume de Dieu en face de la constatation suivante:

Sur un milliard et demi de vivants, cinq cent vingt millions seulement sont chrétiens, et, sur ce nombre, rien que deux cent soixante millions sont catholiques. Le reste est protestant, schismatique, mahométan, juif ou païen. Et tout le

temps, le sang de Jésus a coulé pour tous ! Oui, mais *il faut des hommes pour faire profiter le monde du sang du Christ, et il faut de l'argent pour faire vivre ces hommes...*

Il y a vingt-sept siècles, le prophète Amos, sous les sycomores de Béthel, prononçait ces étranges paroles : "Voilà que des jours viennent et j'enverrai la faim et la soif sur la terre, non la faim du pain ni la soif de l'eau, mais la faim et la soif de la parole de Dieu... et ils iront de tous côtés, cherchant la parole du Seigneur... et ils ne la trouveront pas." Ceux qui ont travaillé aux grandes causes voyaient les besoins des âmes et la prévarication d'un grand nombre ; ils avaient faim et soif de la justice de Dieu, faim et soif de faire connaître sa loi sainte. C'est ainsi que Péguy met sur les lèvres de Jeanne d'Arc la prière suivante : "Notre Père, notre Père qui êtes aux cieux, de combien il s'en faut que votre nom soit sanctifié ; de combien il s'en faut que votre règne arrive... C'est pire que jamais. Si on voyait

seulement se lever le soleil de votre justice !... mais on dirait, mon Dieu, mon Dieu pardonnez-moi, on dirait que votre règne s'en va. Jamais on a tant blasphémé votre nom. Jamais on a tant méprisé votre volonté. Jamais on a tant désobéi... S'il n'y a pas eu encore assez de saints et assez de saintes, envoyez-nous-en d'autres, envoyez-en autant qu'il en faudra ; envoyez-nous-en tant, que l'ennemi se lasse."

Pourquoi ne serais-je pas un de ces saints?... cette étude sur l'Œuvre de la Propagation de la Foi nous a mis en contact avec les saints ; et il y a aujourd'hui tant de paralytiques de la grâce divine qui demandent à être descendus dans la fontaine ; ils appellent, ils gémissent : "Hominem non habeo... Personne ne vient à moi !"

Oui ! Nous irons au secours de l'Église ; de l'Église ici, de l'Église dans tous les pays du monde ; nous avancerons le règne du Christ sur tous les points de l'univers par notre généreux concours à l'Œuvre divine de la Propagation de la Foi.



LA SERVANTE DE DIEU

PAULINE-MARIE JARICOT

FONDATRICE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

PAULINE-MARIE JARICOT

FONDATRICE DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI (suite)

IL ne faut pas supposer, d'après ces exemples de générosité au service de Dieu, que Pauline fût, dès ce temps, tout entière livrée à son amour et exempte des faiblesses ordinaires à la nature, comme beaucoup de biographes représentent leurs saints. Non ; cette enfant, destinée à de si grandes choses, sentait en elle deux tendances diamétralement opposées et presque également fortes : d'un côté, elle était portée à la contemplation, au sacrifice et au détachement de tout ; de l'autre, elle se trouvait ardente au plaisir, avide de l'amour des créatures, et sensible à tous les riens de la vanité. Elle se livrait à l'une ou à l'autre de ces impulsions, suivant que les circonstances élevaient son cœur et ses pensées ou les inclinaient vers la terre ; seulement, dans ce dernier cas, elle éprouvait toujours un trouble qui ressemblait beaucoup au remords.

Cependant, candide et pure, elle allait d'une année à l'autre sans appréhension de l'avenir, laissant sa barque légère suivre le cours de l'eau, et ne songeant pas que le rivage embaumé de son enfance allait disparaître pour toujours. Au regard de son innocence l'avenir était sans nuages ; confiante, joy-

euse, le cœur plein de foi et d'amour elle avançait en souriant vers cet avenir dont elle ne soupçonnait ni les périls ni les douloureux mystères.

Qui donc osera détruire tant d'illusion, de joie et d'espérance ?... La perfidie de *l'ennemi*. C'est pour-quoi la douleur et la mort, messagères ordinaires de la bonté divine, effaceront bientôt le sourire et feront couler les larmes de cette enfant, pour l'arracher, dans toute la virginité de son âme, aux séductions d'un monde corrompu.

Comblée par son père et ses sœurs de tout ce que la mode et le luxe peuvent inventer de plus élégant et de plus précieux, Pauline jouissait de ces riens. D'ailleurs, privée d'une direction spirituelle ferme et intelligente, elle n'avait alors ni le guide qui soutient ni la parole qui éclaire dans les luttes intimes de l'âme ; aussi allait-elle bientôt trouver un écueil dans la générosité et l'élévation de ses sentiments, et un péril dans les avantages physiques que la nature lui avait prodigués.

Elle possédait la grâce et la distinction de sa mère. Ses grands yeux brillaient d'intelligence et de candeur ; son sourire était plein de finesse et de bonté ; une abondante et soyeuse chevelure, naturellement bouclée, encadrait son joli visage, et sa taille, un peu au-dessus

de la moyenne, se faisait remarquer par son élégante souplesse. Mais il y avait une si grande pureté dans son regard et, dans ses manières, tant de naturel et de simplicité, qu'à sa vue le respect dominait les autres sentiments. C'est le témoignage de l'une de ses contemporaines.

Au milieu des séductions de la richesse et du plaisir, cette enfant de quatorze ans élevait déjà si haut son cœur et ses pensées, qu'un jour elle demanda à sa mère la permission de ne plus porter aucune étoffe précieuse et de ne plus paraître dans les fêtes, voulant, disait-elle, se donner tout à Dieu et aux pauvres.

La chère petite était sincère dans l'expression de ce désir ; seulement, elle ne comptait ni avec sa fragilité ni avec le monde qui, semblable au chasseur guettant sa proie, l'attendait au périlleux passage de l'enfance à la jeunesse...

Jeanne comprit ce dessein qui répondait à ses convictions sur l'avenir de sa fille ; mais il n'en fut pas ainsi d'Antoine qui refusa formellement de seconder de telles aspirations. Il aimait sa *Benjamine* d'une tendresse particulière, et il était fier autant qu'heureux de l'intelligence et des charmes de cette enfant. "Dieu, disait-il, ne lui a pas fait des dons si exceptionnels pour qu'ils soient ensevelis dans l'obscurité." Au fond, il se reprochait ce dire et le trouvait paradoxal... Aussi, pour rassurer sa conscience, il ajoutait : "Je ne la refuse pas à Dieu, *s'il me la demande réellement* ; mais il faut qu'elle connaisse le monde avant de le quitter." Et, comme le font tant de pères, il soumit la vocation de sa fille à ces sortes d'épreuves dans lesquelles tant d'âmes se perdent, ou échappent aux desseins de la Providence sur elles.

En permettant que sa petite servante fût exposée à de grands dangers, Dieu voulait sans doute qu'elle puisât dans la fragilité de son propre cœur la science des âmes, qu'elle devait posséder à un si haut degré.

Je n'avais pas, dit-elle, le courage de sacrifier certaines choses qui, sans être défendues, étaient pour moi une cause de refroidissement. Mon manque de générosité m'a fait expérimenter combien notre cœur est fragile lorsqu'il est livré à ses propres forces. Le mien était ainsi. Jésus qui le connaissait m'inspirait de le recevoir tous les jours ; mais la crainte de paraître singulière me faisant différer de me nourrir du pain des forts, j'en vins bientôt à tomber, de chute en chute, dans un profond découragement.

La malice de mon ennemi redoublait de ruses à mesure que j'arrivais à l'âge où les passions se développent, et me rendait timide et craintive devant la face de mon Dieu que je désirais tant aimer ! Cet ennemi me répétait sans cesse que, ne pouvant garder la grâce dans mon âme, je n'aurais jamais la force de suivre la loi divine, trop difficile pour moi ; que je serais un objet de malédiction aux yeux du Seigneur, et mille autres choses désolantes. Et je ne savais, je n'osais pas découvrir tout cela au prêtre qui recevait l'aveu de mes fautes !...

C'est qu'elle avait alors pour confesseur un ecclésiastique très digne, mais très âgé, très scrupuleux, et d'un laconisme terrifiant pour cette âme ardente que charmaient et troublaient à la fois des sentiments inconnus d'elle jusque-là, et sur la gravité desquels il eût pu et dû la rassurer ; tandis que, ne comprenant pas la nature délicate de sa pénitente, il lui laissait faire un aveu exagéré de ses faiblesses, sans jamais l'éclairer sur aucun point. Elle avoua plus tard que cette direction lui avait causé une vraie torture :

Une âme droite et simple se fût contentée de ce secours ; la mienne, trop orgueilleuse, était comme l'oiseau captif qui bat en vain des ailes, sans se rendre compte de l'obstacle qui l'empêche de prendre son vol. Aussi, malgré toutes mes aspirations vers l'infini, je m'attachais de plus en plus à la créature et à la vanité.

Devenue l'objet de l'admiration du monde, elle se complut dans les flatteries que son esprit, sa grâce et ses charmes lui attiraient.

Trompée sans doute par je ne sais quelle apparence de candeur et de modestie empreinte sur mon visage et dans mes allures, ma mère me croyait tout entière au désir que je lui avais confié. De mon côté, au lieu de lui avouer le changement qui se faisait en moi, le gardais le silence. Bouffie d'orgueil, j'étais enivrée des compliments que je recevais ; et, pour réunir tous les suffrages, je flattais adroitement les personnes qui semblaient ne pas faire assez attention à mes prétendues amabilités... C'était dans l'unique but de plaire ; mais, pour rien au monde, je n'aurais voulu le laisser soupçonner à ceux dont je mendiais ainsi les regards.

Et je ne pensais pas, ô mon Sauveur Jésus, que je vous avais promis une inviolable fidélité !... Lorsque votre grâce me faisait entendre la voix du remords et mettait le repentir dans mon cœur, une promenade, une toilette nouvelle, un mot de flatterie suffisait pour me replonger dans la dissipation.

Elle ne tarda pas à rencontrer une de ces femmes qui, sous les dehors de l'amabilité et même de la vertu, dissimulent une corruption profonde : *vipères* auxquelles les années ont donné une habileté plus raffinée dans l'art de l'hypocrisie. Elle tenta de corrompre le cœur de Pauline ; mais ce cœur pur lui échappa, comme par sa nature incorruptible, le diamant échappe au venin du reptile.

Une piège plus dangereux, parce qu'il était plus digne de lui, l'attendait.

Une de ces mères qui veulent à tout prix assurer un bel avenir à leur fils en leur procurant une alliance brillante et avantageuse, exploita l'exquise sensibilité de Pauline, dont le côté faible était d'excéder dans l'affection. Elle se laissa prendre par là, d'autant plus facilement que l'objet offert à sa tendresse en était digne et qu'Antoine, ses fils et ses filles, ayant appréhendé de voir Pauline s'ensevelir dans la retraite, applaudirent au projet d'un mariage qui devait fixer l'aimable enfant

au milieu d'eux. Jeanne seule résista et demeura inébranlable dans son refus d'enchaîner, si tôt, l'avenir qu'elle entrevoyait d'une tout autre nature pour son enfant.

Cette sage opposition n'empêcha pas les *intéressés* de poursuivre avec ardeur la réalisation de leur rêve, et Pauline plus que personne. Mais tandis qu'elle cherchait à saisir le rivage enchanteur des affections humaines, il devenait de plus en plus sans consistance et s'enfuyait sous sa main tremblante.

Tout le monde la croyait heureuse sauf sa mère, qui devinait ses combats et en éprouvait une douleur profonde. Sachant que nul des siens ne l'aiderait à dégager sa chère *alouette du paradis* du filet qui comprimait l'essor de ses ailes, elle raisonnait doucement sa fille, et s'efforçait de la ramener au calme, si nécessaire pour trancher selon Dieu la grave question de l'avenir ; elle priait et pleurait en secret aux pieds de Celui dont la toute-puissante bonté ne résiste jamais aux larmes d'une mère.

Quant au confesseur de Pauline, comme il la voyait remplir avec fidélité tous ses devoirs religieux, il ne songeait pas à lui reprocher une inclination que, du reste, tout concourait à rendre légitime, puisqu'elle était encouragée et approuvée des deux familles. Il ignorait peut-être qu'en comblant certaines âmes de ses libéralités, Dieu leur enlève le droit de lui refuser quelque chose. Voilà pourquoi l'*élue* éprouvait des déchirements et des combats innombrables.

Afin de s'étourdir, elle accordait à son cœur et à sa vanité tout, absolument tout ce qu'elle pouvait leur accorder, dans les limites de la vertu, qu'elle affirme n'avoir

jamais dépassées. Cependant, parfois, *comme pour respirer l'air natal* dont la privation causait ses tortures, elle s'humiliait volontairement devant l'objet de son affection et sentait alors dans son cœur la paix, comme une divine rosée.

Mais, dit-elle, combien grande était ma faiblesse ! après ces touches de la grâce, je revenais bien vite à parer *l'idole*. Je me laissai entraîner dans la dissipation au moment du passage de notre duchesse d'Angoulême. La vue de cette fille de Louis XVI me transportait de bonheur, je la suivis avec enthousiasme dans toutes les fêtes, l'accompagnant à cheval dans toutes ses promenades, où les jeunes filles lui faisaient cortège, et j'allai même au grand bal qui lui fut donné. Je ne savais pas, il est vrai, que la danse est une occasion de péché, mais ma conscience n'ignorait pas que l'orgueil est un mal réel. . . Malgré cela, je me parai le mieux possible, dans cette mémorable circonstance : ma robe basse était garnie de fleurs, et ma tête également ornée.

C'est dans ce costume peu chrétien que je parcourus avec ma famille l'immense salle Saint-Pierre, me croyant digne de l'admiration générale.

Que cette somptueuse réunion coûtât cher à mon âme ! Les murmures flatteurs que j'entendis autour de moi m'inspirèrent un tel désir de plaire à tout le monde, que, depuis ce jour, mes actions n'eurent plus que cet unique but. Mais, bien que je souhaitasse de régner sur tous les cœurs, je gardais fidèlement le mien à qui je l'avais donné.

Devenue plus orgueilleuse que jamais, je devins aussi plus coupable. Je rencontrai alors une amie plus âgée que moi, et aussi plus habile dans l'art de la tromperie. Elle flatta ma beauté, servit ma passion, et blâma hautement le retard que ma sainte et tendre mère s'efforçait d'apporter à la conclusion de mon mariage. Cette perfide amie faisait valoir son *dévouement à ma cause*. Bientôt, d'après ses insinuations, j'en vins à faire en cachette des lectures dangereuses.

Alors qu'elle était le plus lancée dans ce qu'elle appelle "ses infidélités" Pauline fit une chute si violente que son corps en fut comme broyé, sans qu'aucun de ses membres eût été brisé. Après quelques jours de dissimulation, elle fut contrainte de divulguer à sa famille les souffrances intolérables qu'elle endurait.

Sa bonne mère se constitua dès lors la gardienne de ses jours et de

ses nuits, se donnant sans compter, se donnant trop même, pour arracher à la mort celle à laquelle elle avait infusé la vie.

Dans ses plus fortes douleurs, la malade qui reconnaissait la main qui la frappait, réclamait son image et son souvenir : rien ne la soulageait comme la vue du crucifix ou une lecture faite dans le livre de l'Imitation.

Cette conduite fait comprendre que si cette âme se laissait captiver par les séductions de la vanité et de l'amour humain, elle n'en contractait pas les souillures, comme ces fleurs des eaux qui, entraînées par la force du courant, gardent leurs blanches corolles tournées vers le ciel.

L'imprudente tendresse d'un père et les ruses d'une femme riche et habile qui convoitait pour son fils la main d'une riche et charmante enfant, avaient fait naître une affection permise, il est vrai, mais dont la violence troublait toutes les harmonies de ce cœur si ardent et si pur, dans lequel devaient s'épancher les plus admirables effusions de la charité. Sa sainte mère en gardait l'inébranlable conviction : aussi refusa-t-elle absolument de consentir à une alliance désirée de tous mais qui, dans sa pensée, n'entraînait pas dans les vues de Dieu.

Bonne, tendre, dévouée jusqu'à l'oubli le plus complet d'elle-même, elle endure une véritable agonie en suivant, d'heure en heure, les progrès du mal extraordinaire devant lequel la science comme l'affection s'avoue impuissante, et qui dévore une si précieuse vie.

Les forces physiques de cette noble femme ne suffirent pas à la grandeur de son dévouement. Comme elle changeait à vue d'œil, les

médecins voulurent l'arracher au spectacle des atroces souffrances qu'elle contemplait sans cesse ; mais elle résista et voulut demeurer auprès de sa chère petite malade, pour lui servir d'ange consolateur.

Cependant, écrit Pauline, j'avais la certitude inexplicable que Dieu allait bientôt permettre à la mort de choisir une victime dans notre famille. Maman avait la même pensée : aussi, dans la crainte que je ne fusse la proie désignée à la mort, fit-elle cette touchante prière :

" Mon Dieu, je sens que vous voulez rappeler du monde quelqu'un de ma maison. Ah ! Si ce devait être Pauline, rappelez-moi au lieu d'elle..."

De mon côté, craignant de perdre cette incomparable mère qui me donnait de si grands, de si admirables exemples de foi et de charité, je disais au fond de mon âme : " Seigneur, si quelqu'un de nous doit mourir, que ce soit moi et non pas maman ! " Mais nous nous gardions bien l'une et l'autre de nous communiquer ces craintes. Maman confia les siennes à papa et à mes sœurs. C'est par ces dernières que j'ai tout appris plus tard.

Ni Jeanne ni Pauline n'avaient eu des pressentiments trompeurs. Narcisse, l'un des enfants, ne tarda pas à quitter la terre dont il n'avait connu ni les fausses joies ni les coupables erreurs. Il mourut dans sa vingt et unième année, comme tombe, avant sa maturité, le fruit précieux desséché par un vent d'orage. Tous ceux qui avaient connu cet aimable jeune homme pleurèrent son départ, comme on pleurerait celui d'un ange, si quelquefois les anges venaient habiter visiblement parmi nous.

Quant à la famille Jaricot, elle porta ce deuil avec d'inexprimables angoisses, car Pauline, qui s'affaiblissait sensiblement, fut bientôt en danger.

Ma pauvre mère dépérissant de plus en plus, écrit celle-ci, les médecins défendirent sévèrement que nous nous vissions désormais, parce que les maux de l'une augmentaient ceux de l'autre : c'est pourquoi ils lui interdirent l'entrée de ma chambre.

Avant de se conformer à cet ordre cruel, elle vint auprès de mon lit, m'embrassa en

pleurant, et murmura d'une voix tremblante de tendresse et de douleur : " Que Dieu te bénisse, ma Pauline !..." Et elle se retira sans avoir pu articuler autre chose.

J'étais loin de penser que je ne la reverrais plus.

Bientôt, une séparation absolue ayant été jugée nécessaire, Paul, l'aîné des enfants, emmena Jeanne à Lyon où Antoine était retenu par ses affaires.

Elle, qui comprenait l'inutilité de ces mesures si rigoureuses et si cruelles, s'éloigna en versant d'abondantes larmes, tandis que son regard restait fixé dans la direction de Collonge, lieu de sa demeure.

A peine revenue à Lyon, elle fut saisie d'une fièvre ardente qui, en trois jours, la conduisit aux portes du tombeau. Il est probable que le chagrin, encore plus que la maladie, brisait une si précieuse existence.

Cette femme admirable " se montra douce envers la mort comme elle l'avait été envers tout le monde ". Sa laborieuse tâche était presque achevée ; ce qui lui restait à faire, hélas ! devait être pour elle l'objet d'un suprême et immense sacrifice... Elle l'offrit au Maître adorable qui a formé si riche le cœur des mères, et qui les surpasse toutes infiniment en tendresse, en miséricorde.

Toujours inébranlable dans son espérance comme dans sa foi, elle comprit, en voyant la vie lui échapper, que le corps et l'âme de sa bien-aimée fille seraient sauvés, puisque Dieu avait agréé l'offrande maternelle.

Un peu avant d'expirer, elle fut sans doute éclairée d'une plus grande lumière intérieure, car son visage empreint jusqu'alors d'une profonde tristesse, brilla subitement d'une grande joie, et elle s'écria : " Merci, mon Dieu ! Pauline sera tout à vous ! "

Quelques minutes plus tard, elle mourait dans une paix ineffable, et après avoir réalisé durant toute sa vie cette parole de l'Écriture :

Elle a tendu sa main au pauvre, et ouvert ses bras à l'indigent...

Les regrets et la vénération de tous, mais particulièrement des malheureux, la suivirent à sa dernière demeure. Ses dépouilles mortelles furent portées à Loyasse, dans la sépulture qu'Antoine avait fait construire récemment pour son jeune fils.

Au pied de la grande croix qui protège le *sommeil* de cette admirable chrétienne, on lit gravés ces mots :

ICI REPOSE JEANNE LATTIER,
ÉPOUSE D'ANTOINE JARICOT.

Et au-dessous :

ELLE S'EST CONSTAMMENT OUBLIÉE ELLE-MÊME, POUR NE PENSER QU'À DIEU, À SA FAMILLE ET AUX MALHEUREUX.

LE CÉLESTE MÉDECIN

Pauline avait quinze ans quand elle perdit celle qui avait été l'ange et l'amie de son enfance. Il semble que dans l'état où se trouvaient l'âme et le corps de cette pauvre enfant, une telle perte dût être un irréparable malheur. Mais la grâce remplace toutes les directions, même celle de la meilleure et de la plus sainte des mères.

Une circonstance particulièrement douloureuse vint ajouter encore à l'affliction de la famille Jaricot : ce fut l'impérieuse et cruelle nécessité de cacher à Pauline la perte qu'elle venait de faire. Sa vie tenait à un fil, que la moindre émotion pouvait rompre. Aussi, pour écarter de son esprit tout soupçon de la navrante réalité, fallut-il, durant toute une

année, affecter la gaieté, se revêtir de couleurs riantes pour aller vers elle et, sous mille prétextes, lui expliquer l'absence prolongée de sa mère qu'elle demandait sans cesse.

Tandis que les créatures cherchaient à ménager une vie si chère, Dieu agissait en secret, d'une façon tout différente, à l'égard du cœur dont il voulait devenir le seul amour et l'unique maître.

Bien qu'on lui cachât la mort de sa mère, la chère enfant était convaincue qu'elle ne la reverrait plus, et cette pensée augmentait de beaucoup son mal. "Je crois que j'aurais perdu la raison, disait-elle plus tard en rappelant ce souvenir amer, si j'avais eu la certitude de ce qui causait ma douleur."

Cependant, malgré les amertunes dont elle était abreuvée, son cœur ne renonçait pas à l'objet périssable qui l'avait charmé.

Pour ajouter à ses angoisses, une fausse crainte de Dieu l'empêchait de le recevoir dans son sacrement d'amour. Aussi portait-elle seule le poids de l'épreuve.

Le curé de la paroisse l'ayant un jour visitée, lui conseilla de faire la sainte communion. Elle obéit en dépit de la terreur qu'elle éprouvait. Cet acte de soumission lui valut le retour de la paix, de la confiance, et rendit à son corps épuisé un peu de vigueur. Une seule visite du *céleste médecin* avait apporté avec elle l'unique remède salubre pour son âme et pour son corps.

Son état, devenu calme, permit à son frère aîné de se servir des consolations de la religion pour lui apprendre la mort de sa chère mère. Bien qu'elle s'attendît à cette nouvelle, néanmoins l'assurance qui lui en fut donnée lui causa une douleur profonde.

Voulant m'amener, dit-elle, presque malgré moi, à n'aimer que lui seul, le Maître réduisit mon corps à un état moins douloureux que le premier et plus propre à affaiblir mes affections terrestres ; la vigueur naturelle de mon tempérament diminua de jour en jour, et je languis sans oser me plaindre, sans même avoir le courage de faire connaître mon anéantissement.

Quant à mon cœur, il résistait encore à l'appel de la grâce et gardait ses illusions. Je n'étais pas heureuse, car ce cœur éprouvait une soif ardente qui rien ne calmait, parce que, toujours esclave de la créature, il ne trouvait qu'un vide infini dans une affection périssable, et une torture inouïe dans ses résistances à l'appel divin.

Parfois, ne pouvant refouler absolument dans son cœur le secret de ses combats, elle en disait quelque chose à sa bien-aimée Sophie ; mais l'affection la plus tendre ne saurait remédier aux maux de l'âme que seule la main du *vrai prêtre de Jésus-Christ* a mission de panser et de guérir.

Bien qu'engagée dans les liens du mariage et soumise aux exigences d'une position brillante, Sophie n'avait pas abandonné *l'étroit sentier*. Malgré cela, elle croyait devoir faire des concessions aux idées du monde et agissait en conséquence, avec sa droiture naturelle.

Madame Chartron venait, aussi souvent qu'elle le pouvait, entourer Pauline de soins et de tendresse ; mais, comme elle ne la voyait qu'en passant, elle ne soupçonnait rien de ses rudes combats.

Quant à Philéas, revenu sous le toit paternel après avoir fait ses premières études, il secondait son père dans les travaux d'un important commerce. Pauline retrouvait dans le compagnon de son enfance la même amitié, le même dévouement, mais non le même zèle ni les mêmes aspirations qu'autrefois... Jeanne n'était plus là...

Antoine veillait, il est vrai, sur la conduite de son fils, mais absorbé par les affaires et surtout par le chagrin, il laissait à ce fils une liberté

dont celui-ci était incapable d'abuser d'une certaine manière, mais qui lui donnait mille occasions de s'écarter de la voie des saints où sa mère l'eût fait avancer en le soutenant de ses exemples et de ses conseils.

Aussi les pensées de la terre avaient-elles envahi insensiblement ce cœur qui, tout d'abord, avait ambitionné l'apostolat, et Philéas en était venu à borner ses désirs aux misérables ambitions de ce monde. Il était riche, bien fait, spirituel ; avec ce léger bagage, on arrive facilement à être le héros des salons. Il le devint bientôt et se mit à rêver un avenir sans nuages qui lui parut assuré. Quant aux missions des contrées lointaines, il n'y pensait plus, à cette heure, que pour envoyer aux missionnaires une partie de son superflu.

Dans une telle situation d'âme, Philéas ne pouvait être d'aucun secours à Pauline, et même il contribua beaucoup à prolonger dans l'esprit de celle-ci les illusions qu'il partageait lui-même.

Son confesseur continuait de garder le silence quand elle lui exposait ses craintes, et comme il la voyait toujours pleine de candeur, de charité, il l'engageait à persévérer ainsi. C'était, dans l'ordre surnaturel, imiter le musicien inhabile qui se contente de tirer d'un magnifique instrument quelques sons monotones sans se mettre en peine des sublimes harmonies qu'un artiste pourrait en faire jaillir.

Pauline était donc sans appui dans ce long et terrible combat contre Dieu et contre elle-même. Comme le malade cherche à soulager son mal en se retournant sur sa couche de douleur, cette *élue de la grâce* mendiait quelques satisfactions aux triomphes de l'amour-propre. Elle

aurait dû jouir au moins de ce côté-là : son goût parfait et sa beauté naturelle la faisaient remarquer parmi les jeunes filles les plus riches, lesquelles, voyant dans leur compagne le type de la distinction et de l'élégance, s'empressaient de se procurer des bijoux et des vêtements semblables à ceux dont elle se parait avec tant de grâce.

La malheureuse enfant le savait, et, dans l'immense détresse de son âme, elle s'exerçait et s'amusait, disait-elle, à déjouer ces futilités ambitions en variant la forme et la couleur de ses vêtements. Mais ni ces innocentes malices, ni les succès qu'elle obtenait, ni l'affection qui lui était prodiguée ne comblaient le vide immense de son cœur.

Que de larmes j'ai dissimulées par des sourires, écrit-elle, que de brisements secrets,

sous l'apparence du plaisir !... L'immortelle Beauté de l'éternel Amour, sans cesse présente aux yeux de mon âme, ne me faisaient trouver dans les brillants objets de ma vanité que de misérables riens, et dans l'amour périssable, qu'une goutte d'eau pour ma soif dévorante.

En écoutant de telles plaintes, on se demande comment ce cœur, ainsi pressé et attiré, pouvait résister à une grâce toute-puissante, et comment cette grâce ne cessait pas d'agir, malgré des résistances si prolongées ?

C'est que là, deux abîmes s'appelaient l'un l'autre : celui de la faiblesse humaine et celui de la miséricorde divine, abîmes dont jamais aucun regard mortel ne pourra sonder la profondeur...

(à suivre)

RETRAITES FERMÉES

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Montréal, récemment établies à Québec pour l'organisation de la Sainte-Enfance, inaugureront le 11 avril prochain dans leur nouveau local, No 4, rue Simard, l'œuvre des retraites fermées qui leur a été confiée.

La première retraite sera donnée pour les jeunes filles. Des retraites pour dames seront aussi organisées dans la suite.

Pour tous renseignements, s'adresser, d'ici au 1er avril, à la vénérable Mère Supérieure, 40, rue Sainte-Famille, Québec.

Le 25 février dernier, une messe solennelle de Requiem a été chantée dans la chapelle de notre Maison-mère pour le repos de l'âme d'un bienfaiteur de notre Institut, M. l'abbé Louis Bonin, décédé le premier jour de janvier à l'Académie Saint-Jean-Baptiste de Montréal, à l'âge de 79 ans. Il en avait passé 19 dans les missions indiennes du Dakota.

Que Dieu lui accorde la lumière et la paix !

Une jeune personne du diocèse de Québec désire exprimer ses remerciements à Notre-Dame du Sacré-Cœur pour l'obtention, avec grand succès, de ses grades universitaires.



LE MERCI DES PETITS ANGES

Par centaines, ils se sont envolés vers le ciel en ces derniers mois, les petits anges de la Crèche de Canton, Chine. C'est de là qu'ils adressent à leurs protecteurs leurs mercis reconnaissants.

“ Chers amis du Canada,

“ Nous voici tous en paradis, les petits que votre charité a protégés dans leur berceau. Nous avons passé, nombreux, durant les trois mois que votre tendresse, par les soins maternels des sœurs missionnaires, a veillé sur nous. Soyez bénis de votre générosité !

“ Nous déposerons au pied du trône de l'Eternel des suppliques irrésistibles en votre faveur. Nous demanderons aussi qu'au Canada, des personnes charitables imitent votre exemple, afin que nos petites sœurs et nos petits frères de Canton, bercés, eux aussi, par la charité catholique, viennent en grand nombre partager notre inappréciable bonheur.”

Les anges demandent : qu'allons-nous répondre ?...

Un berceau est entretenu pour la somme de \$5.00, durant l'espace de trois mois, à la Crèche de Canton. Les bienfaiteurs de ces berceaux jouissent de l'intercession puissante des “ petits anges chinois ”.

MŒURS CHINOISES

LE MÉPRIS DE LA PETITE FILLE (suite)

QUE le lecteur nous pardonne des détails plus macabres encore. On nous a cité deux faits, l'un de quatorze infanticides successifs, l'autre de cinq commis par les parents respectifs sur leurs filles nouvellement-nées. Par

vivantes, lorsqu'elles étaient réputées empêcher la venue des garçons : *teuk shang*, *teuk sz*, découper mort ou vivant, pour employer l'expression chinoise. Le coutelas est enterré avec les débris, pour que l'âme du mort, chassée et effrayée une fois pour toutes, ne retrouve pas le chemin



erreur, le quinzième et le sixième enfants, qui étaient des garçons, furent immolés. Ces faits se passaient l'un à *Wing on*, l'autre à *Hoi Yeung*.

Il est arrivé, nous dit-on, à certains parents du *Sanning* de dépécer au couteau des petites filles encore

du retour et ne s'incarne pas à nouveau. Dans le *Yeung Kong* on fait un vrai hachis qu'on met frire du corps de la mourante, et ses restes sont enfin jetés aux poissons ou semés au quatre vents.

Et la même cruauté peut s'exercer sur des garçons. Un néophyte du

Pok Lo ayant perdu successivement ses trois premiers fils, et le quatrième se trouvant gravement malade, diagnostiqua l'incarnation répétée de quelque *kwaï* (diable) en ses enfants, et pour lui fermer le chemin de l'avenir, prit un coutelas, coupa le moribond en morceaux et le fit cuire, au grand scandale des chrétiens.

Épisode non moins atroce avec la circonstance atténuante de la misère et de l'ignorance. C'est celui d'une païenne, aujourd'hui chrétienne de *Kuk Kong* : jeune mère et accablée de travail, une enfant sur le dos, en train d'arroser les légumes du jardin, brutalisée d'autre part et pressée par le mari de préparer le souper, elle noya l'enfant dans un des seaux qu'elle portait. Mère ensuite de deux jumeaux, et ayant au bras un abcès qui l'immobilisait, elle exposa les deux enfants moitié nus derrière sa maison, et eut le courage de les y voir bleuir et mourir de froid seulement le troisième jour. Elle supprima ainsi six sur huit de ses enfants. "Les autres femmes de la région en agissaient de même," dit-elle. Aujourd'hui convertie, cette femme aurait scrupule de voler un fruit du couvent qui la recueillit, et où nous la recommandâmes nous-même.

C'est la belle-mère ou le père qui, d'ordinaire, feraient disparaître l'indésirable. La mère elle-même, par son instinct, s'y résout très difficilement. Si elle tue l'enfant de sa main, c'est dès la première heure, et cela souvent pour éviter les brutalités de son époux. Celles-ci sont pas un vain mot : par peur des sévices du mari, une mère aujourd'hui chrétienne du *Yan Ta* supprima ses quatre premiers enfants, tous des filles. Les deux époux furent baptisés. Une fille naquit encore, qui

fut conservée, et les mauvais traitements ont cessé.

Il demeure aussi des exemples de torture épouvantable accomplis par quelque idée superstitieuse, et aussi dans le but de sauver le nouveau-né. Des enfants sont apportés aux crèches ayant la paume de la main, la plante des pieds littéralement brûlés de façon à ne former qu'une plaie ; ainsi du cou, d'une partie de la face. Il y a là plus que l'acuponcture ordinaire, moyen de salut usité pour certains enfants. On nous rapportait le fait d'un bébé, la poitrine écorchée, les chairs pantelantes, la plèvre mise à nu, et le cœur la soulevant encore. Encore quelques actes que nous renonçons à expliquer. Un enfant a eu les deux yeux horriblement brûlés avec de l'alcool chinois ; reçu à la crèche, il y meurt dans des souffrances indicibles ; quatre heures après, un autre est reçu ensanglanté, le nez et la lèvre supérieure entièrement fendus dans toute leur longueur. Un troisième enfant étant mort à la crèche, sa mère vient le voir et demeure longtemps à considérer et à palper le cadavre ; elle repart au bout d'un quart d'heure. Intriguée, la sœur de garde fait la visite : la mère lui a incisé et enlevé la peau du corps et l'a emportée : pas une goutte de sang ne coule. Pourquoi cette ablation ?

*
* *

Nous touchons ici à la superstition qui joue un rôle capital et parfois effroyable dans la question de l'enfance au Kouang Tong. A l'enfant mourant ou déjà mort, garçon ou fille, surtout s'il était laid, difforme, on noircit les membres, la figure d'un tatouage presque indélébile. Dans

le *Ko Chau* en particulier, aux garçons on barbouille de suie le visage, aux filles le dos et les reins ; à ceux-là on ampute le pouce et le gros orteil droits ; à celles-ci, le pouce et le gros orteil gauches. Ailleurs on fait à l'enfant l'ablation d'une oreille. Toutes ces mesures sont autant pour effrayer le diable et lui barrer le chemin du retour, que pour le dénoncer au cas où il reviendrait. Si l'enfant suivant naît avec quelque tache ou quelque cicatrice suspecte, ce sera le diable qu'on a tatoué et tailladé l'an passé qui revient et qu'on pourra reconnaître. A nouveau l'on se débarrassera de lui, sans rémission si c'est une fille ; si c'est un garçon, volontiers l'on usera d'épilation afin de le sauver. Pour tous les cas anormaux, la roue de la mététempyscose a mal tourné ou veut brûler les étapes ; il faut signifier au revenant qu'on chasse qu'il s'est trompé de porte, et n'a qu'à aller se réincarner ailleurs dans un vulgaire animal, et y expier les crimes de ses vies passées.

Il est très redouté que l'enfant vienne au monde un jour néfaste "où même un poussin ne saurait éclore". Assez aisément on trouvera de bonnes raisons pour garder le garçon. Pour la fille on sera plus sévère, heureux d'avoir un prétexte de suppression. C'est la raison pour laquelle en certains mois de l'année : octobre, novembre, l'affluence aux asiles est plus nombreuse.

En 1914, l'animal cyclique de l'année était le tigre ; au *Lok Fong* en pays *Hak Ka*, on ne voulait pas des filles de cette année sous prétexte qu'elles porteraient tort à leur mari : de là recrudescence d'offres d'enfants aux crèches, enfants naturellement bien constituées mais qu'on ne trouvait pas à placer comme brus ;

par réaction l'année suivante, 1915, amena une diminution dans l'abandon des petites filles : c'était l'année du lièvre, animal faste : serait-ce parce qu'il est le symbole de l'impudicité ?

Certains richards de Canton tourneraient la difficulté et sauveraient leur fille venue un jour néfaste, en l'offrant comme future novice à une bonzesse ; plus tard, celle-ci la raserait, la choisirait comme disciple et successeur, ou lui trouverait un parti sortable dans le monde.

En maintes régions, à la naissance de l'enfant, la sentence du sorcier, de la sorcière est décisive au moins pour les filles. Il faut prévenir tout parricide de la part du nouveau-né. La mère mourant à la naissance de l'enfant est frappée de malédiction. L'enfant est supprimé, voire même enseveli vivant dans le même cercueil que sa mère. On leur refuse d'honnêtes funérailles. L'âme de la défunte devient un *kwaï* des plus nocifs ; jusqu'à certains chrétiens, non encore entièrement dépouillés de la superstition, qui regardent la défunte comme un objet d'horreur et voudraient priver sa dépouille des honneurs ordinairement accordés par l'Église aux trépassés.

Coutume curieuse et qui existerait en des régions du *Sanning*. Devant l'enfant qui peut se traîner déjà à quatre pattes, on expose une sébile, quelques pièces d'argent, un couteau, de la farine. Suivant qu'il touche d'abord l'un ou l'autre, il sera mendiant, ou richard, ou voleur, ou amoureux du fard et de la toilette. Le crime prévu de vol, le fait de mendicité future, peuvent être pour lui un motif d'éloignement.

Si nous poussons plus à fond notre enquête, nous toucherons à des

actes plus graves, et qu'il faut réellement considérer comme des sacrifices humains. L'infanticide serait reçu pour la fondation des édifices publics, pour celle des ponts. La même conviction que la cruelle coutume existe se trouve à *Canton*, à *Tung Kun*, au *Ko Chau*, au *Shiu Hing*. Dans des notes d'il y a vingt ans, le P. Serdet affirmait l'existence de l'enterrement de petits garçons vivants et sains comme fondement des piles de pont au *Pou Neung*. Par ce sacrifice, le génie de la rivière se trouvant satisfait, le pont ne s'écroulera pas sous les pieds des passants. L'avis de certains est que les esprits ayant souverainement peur du sang d'enfant, se tiendront désormais à l'écart. Chaque pile exigerait son patron ou tuteur spécial enterré vivant sous elle. En maints endroits l'immolation d'un chien noir comme victime remplacerait heureusement celle des enfants.

Plus gaie et moins cruelle l'inauguration des ponts que la fondation des piles. C'est le jeune grand-père de trente-deux ans, menant son petit-fils par la main, qui d'abord traverserait le pont ; ailleurs, l'honneur du premier passage est réservé au plus vieil aïeul qui peut traîner après lui la plus nombreuse lignée de fils et de petits-fils.

Les génies des fleuves ou des rivières n'ont pas d'exigences que pour la construction des ponts. En

temps d'inondation surtout, ils réclameraient leur proie. L'an premier (1912), et l'an quatre de la république, la force du courant rompit les digues du moyen *Si Kiang*. Dans leur effarement superstitieux pour arrêter le flot, les riverains jetaient pêle-mêle leur mobilier, et, ce qui est plus terrible, de nombreux enfants vivants. Nous tenons ceci du témoignage réitéré d'un lettré païen du pays de *Sam Shui*, la région inondée.

Le comble de l'horreur enfin : c'est l'anthropophagie posée en dogme pour la guérison de l'épouvantable maladie qu'on appelle la lèpre. Des lépreux se postent parfois au bord des rivières pour arrêter les cadavres d'enfants qu'amène le fil de l'eau et s'en faire une nourriture. En vertu du principe d'homéopathie si cher à la médecine chinoise, la partie mangée guérit la partie malade correspondante du lépreux. Moins osés peut-être, les lépreux de l'ouest de la province se contentent de faire un bouillon salubre avec les os d'enfants déterrés. Dans le même ordre d'idées, récemment encore, les lépreux de *Canton* achetaient à haut prix les vieilles planches de cercueils usagés, attribuant une puissante vertu curative à la cuisson de leurs aliments par ce bois infecté.

A. FABRE, M. E.

(à suivre)



LES MÉMOIRES D'UN ANGE GARDIEN

Après avoir lu les Mémoires d'Angelo et d'Angelus, on désire entendre le céleste gardien de la petite Thérèse.

C'est de la bouche même d'Angela que nos lecteurs apprendront ce que Dieu fit pour sa protégée et comment ce guide fidèle la conduisit dans son pèlerinage terrestre.

QUAND des germes différents ont été confiés à la terre, ils ne reçoivent qu'un même soleil et une même rosée. Chaque fleur qui en sort a cependant son parfum et ses couleurs. Ainsi en est-il des âmes, ainsi en fut-il de l'enfant dont le Seigneur m'avait constitué le protecteur et l'ami. Née au sein d'une nombreuse famille, Thérèse devait recevoir en partage des aptitudes spéciales. La volonté divine séparerait par des vocations diverses les membres de ce foyer, mais, selon le souffle de l'Esprit, chacun apporterait à son ange des consolations et des stimulants nombreux.

Les chefs de la famille où ma pupille vit le jour étaient des chrétiens fervents, offrant au monde des spectacles dignes du ciel. Ils se portaient mutuellement au bien. On les voyait ensemble à l'église, au tribunal de la pénitence, à la table eucharistique. Dans la joie et la douleur, dans le travail et le repos, un même esprit les animait : la vertu et la piété se donnaient la main.

Dès que Thérèse eut été baptisée, Je présentai son âme pure aux anges gardiens de la demeure. J'étais heureux de me joindre à eux et d'entrer dans la famille. Famille nombreuse, anges nombreux...

Je ne voulus demeurer étranger ni aux parents et enfants, ni à leurs anges. Leurs émotions étaient mes émotions, leurs joies étaient mes joies, leurs tristesses, mes tristesses. Jamais mon cœur ne cessa de battre à l'unisson de leurs cœurs.

Mais entre les esprits, gardiens de ce foyer, celui qui charmait le plus mon âme, c'était l'ange maternel. Il fut celui que j'aimai le plus et dont je fus le plus tendrement aimé : il retrouvait en moi l'ange de Jacob et je voyais en lui l'ange de Rachel.

LA CORBEILLE.— Une échelle formée de rayons lumineux restait debout entre le ciel et le toit qui abritait cette famille. Elle était, jour et nuit, couverte d'esprits supérieurs qui venaient la visiter. La maison de nos amis leur offrait un asile de prédilection, car rien n'était négligé pour attirer d'aussi aimables hôtes.

On éloignait avec le plus grand soin ce qui aurait pu blesser leurs regards.

La pureté des mœurs, la chasteté des paroles, la soumission, l'humilité, la bonne intelligence, tout concourait à rendre désirable aux bons anges un séjour dans ce foyer béni.

Pour rappeler au devoir, il suffisait au père de dire : " Veux-tu, mon enfant, faire désertir la maison et nous priver de la société des bons anges ? Sache qu'avec les anges nous arrivent tous les biens, et que, sans eux, nous serions exposés à tous les maux ! "

Matin et soir, tous s'agenouillaient, ne formant qu'un cœur et qu'un âme pour prier Dieu et le remercier de ses bienfaits. Nous, les anges, nous unissions nos accents à ce beau mélange de voix graves et enfantines. Aucun ne manquait à la pieuse cou-

ronne. Tandis que Thérèse dormait dans son berceau, je me joignais à mes célestes frères et je priais pour ma petite sœur.

Avec grand soin, les prières étaient recueillies par les fidèles gardiens de chacun. Comme des fleurs naissant dans l'âme et s'épanouissant au dehors par la parole, elles formaient de gracieuses corbeilles que chaque ange portait ensuite au paradis pour en orner les parterres en attendant qu'elles embellissent les immortelles couronnes des élus qui les avaient fait éclore.

LES PREMICES.— Ce fut pour moi un jour d'inexprimable allégresse que celui où, sur les genoux de sa mère, ma chère petite bégaya les syllabes bénies des noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Chacun lui fit fête, et moi, plus que les autres, je tressaillis de bonheur et de joie.

De même qu'en s'ouvrant au lever de l'aurore, la fleur exhale son premier parfum, de même l'âme innocente faisait monter vers Dieu sa première prière.

Celui qui préside à l'harmonie des mondes et que réjouit la mélodie de nos concerts s'était incliné et prêtait l'oreille ! Nuls accords ne semblaient avoir pour lui le charme de cette voix candide.

L'enfant grandissait. Fortifiée par la foi, la raison de Thérèse commençait à discerner le bien et le mal. Dans la crainte de déplaire au Dieu si bon qu'elle voyait servi avec amour par son père et sa mère, elle s'abstint du mal qui l'eût flattée et accomplit le bien qui lui demandait des efforts.

Un jour, sous mon inspiration, elle fit un sacrifice qui ravit le ciel tout entier, car il était offert sur un autel sans tache pour le salut des âmes.

A la vue des merveilles que la grâce opérait dans ce jeune cœur, quelles émotions j'éprouvais ! quelles espérances !!

Ces premières fleurs annonçaient un délicieux printemps ; dans les premiers épis, je voyais une splendide moisson, La semence confiée au sol n'avait point péri ; elle avait germé et venait d'éclore.

LA VISION.— Visible du côté du ciel, j'échappais, du côté de la terre, à tout regard humain. Comme l'adorable Providence dont j'étais le représentant, je ne révélais ma présence que par mes bienfaits.

En une circonstance pourtant, je fis passer devant les yeux de la jeune âme un reflet de ma beauté. Je ne manifestai point tout mon éclat : nul dans l'exil ne saurait soutenir la pleine vue d'un ange dans la gloire. J'empruntai des formes sensibles et, pendant son sommeil, je lui permis de me contempler.

Je lui apparus avec un visage brillant, une chevelure ondoyante, une couronne de fleurs, une tunique d'azur, une ceinture d'or et des ailes blanches.

"Des ailes, à moi aussi, des ailes !" s'écria Thérèse transportée et me tendant les bras.

Des ailes ! n'était-ce pas tout ce qui lui manquait pour être un ange ? Je lui en donnai. Quel ravissement !

Plus légère que l'oiseau, elle s'élança, elle vole...

"Voyez, disait-elle, partout je puis suivre mon guide.. Sans peine avec lui je m'élève au-dessus des nuages. Les anges me saluent ; les élus me reconnaissent ; les petits enfants me sourient ; Marie me tend la main ; Jésus me bénit..."

Tout à coup, la petite s'éveille. Elle cherche, elle pleure... "Que

sont-elles devenues?... — Console-toi, chère enfant : si tu restes pure un jour tes ailes te seront rendues ; le rêve deviendra la réalité."

C'est ainsi que je commençais à l'attirer vers le ciel, en lui inspirant l'amour de ces belles choses que les sens grossiers ne saisiront jamais.

LA VEILLE DU BEAU JOUR.— Les anges et leurs pupilles s'étaient réunis dans le sanctuaire, et, dans le tribunal de la réconciliation, les imperfections qui restaient sur les jeunes âmes venaient d'être jetées dans le sein de la miséricorde où elles avaient disparu comme des pailles dans la fournaise.

Un ange cependant demeurait silencieux et triste : sa main ne portait aucune couronne. Il dit en pleurant à ses compagnons célestes : "A vous l'allégresse, anges fortunés, à votre frère la douleur ! Quelques heures encore, et l'âme que Dieu me confia sera couverte d'un sang profané, et vous n'aurez pour elle que des anathèmes. Le péché est en son cœur, et avec le péché, les liens, le roseau, les verges, les épines, la croix, les clous, la lance, la mort."

Nos prières s'unirent aux prières de l'ange ; nul effet : au milieu de la lumière qui nous inondait apparaissait toujours l'ombre sinistre.

Une pensée me vint. Je donnai à l'âme que j'aimais entre toute un secret pressentiment de ce qu'elle ignorait.

Sous l'impulsion de la grâce, elle se recueillit. Je lui suggérai ces paroles : "Non, mon Dieu, je ne vous trahirai point, j'en ai l'intime confiance. Mais cet affreux malheur, ah ! s'il arrivait à quelqu'un de mes compagnons !... Je vous en conjure, ô souverain maître des

cœurs, un miracle de votre miséricorde plutôt que le laisser aucun de nous vous livrer au démon et vous crucifier ! ”

Pendant que le Seigneur recevait cette prière, une couronne tombait du ciel dans les mains de l'ange en pleurs ; la grâce triomphait chez le coupable. Son ange le conduisit de nouveau au ministre du Seigneur dans le cœur duquel siège la clémence, où règne la charité et dont les paroles égalent en douceur celles des purs esprits. L'enfant se releva pardonné, le cœur pur, le visage serein.

J'éprouvai pour son ange une sympathie particulière ; des liens nouveaux nous unissaient. Plein de reconnaissance, il me dit : “ C'est à vous que je dois mon bonheur ! ”

LA JEUNE FILLE.— Le frémissement d'une feuille, une voix dans la nuit, un fantôme dans la solitude faisaient pâlir la jeune fille.

Je ne tenais pas à la rassurer : “ Il est, lui disais-je, une timidité et des frayeurs préservatrices. ”

La pudeur brillait sur son front, la modestie, la sagesse gardaient son regard et son cœur. Une sensibilité exquise distinguait sa piété, et la candeur donnait à sa vertu les caractères les plus touchants.

Elle dédaignait la beauté corporelle qui trop souvent réjouit le démon ; mais elle était jalouse de la beauté spirituelle que produit l'image de Dieu soigneusement conservée. En relation avec les anges de Cécile, d'Agnès, de Thécle, de toutes les héroïnes de l'amour divin, je gardais à ce cœur toute la fraîcheur de sa pureté.

Pour prévenir les écarts et les dangers si funestes à l'âme qui m'é-

tait confiée, je lui inspirai la pensée de me consulter en tout temps et de se rappeler ma présence à chacune de ses actions.

Si elle était invitée à une réunion mondaine : “ Je ne puis y aller sans vous, ô mon céleste ami, disait-elle, et je n'oserais point vous prier de m'y conduire. ”

Si un livre mauvais lui tombait sous la main : “ Pourrais-je appeler votre regard si pur sur des pages dictées par Satan ? ”

Si elle était effrayée par les difficultés du devoir : “ Aidez-moi, ô vous qui êtes mon soutien : je ne veux pas que vous ayez à rougir de ma lâcheté. ”

Rien ne se faisait sans mon approbation. Tout m'était soumis. Elle participait à ma sagesse et se conduisait par mes lumières.

LA DESTINÉE.— Aurais-je à me tenir à côté d'une religieuse au fond du cloître ou d'une mère de famille à son foyer ? Je ne voyais dans aucune cause présente les futurs événements, et Celui qui seul connaît tout n'avait point parlé.

Quelle que fût la vocation de la jeune fille, je compris qu'elle devait la suivre et qu'elle ne pouvait, sans les plus graves dangers, s'y rendre infidèle. J'attendais donc les révélations du Très-Haut.

J'allai au paradis consulter le livre des vocations ; sous les yeux des anges, au moment marqué, la page qui les intéressait se plaçait sous leurs yeux. Ils recevaient en même temps la connaissance de la vocation et les grâces destinées à la faire réussir.

A l'endroit du livre concernant ma pupille, je lus : “ Vie sainte dans l'état religieux. ”

Je ne pus contenir mon bonheur : j'allais être l'ange d'un ange !

Par son amour pour Dieu, Thérèse avait mérité une si grande faveur. Je me plus dès lors à orner son âme de perfections et de désirs des vertus qu'elle n'avait jamais eus auparavant ; je la faisais soupirer après l'heureux instant où il lui serait donné de s'immoler sans retour à l'Époux de son cœur.

Que ne fit point le démon pour empêcher l'accomplissement de la volonté divine !

Tantôt c'étaient les biens de la fortune qu'il faisait briller, un séduisant avenir qu'il mettait en perspective ; tantôt c'était le sacrifice de quitter famille et foyer qu'il présentait à l'âme. Mais toujours, soutenue de l'appui que je lui offrais et forte de l'amour qu'elle portait à Jésus, elle repoussait avec dédain les suggestions de l'ennemi. Celui-ci s'en retournait confondu et rugissant de désespoir : " Cette âme va donc nous échapper, s'écriait-il dans sa fureur. Et si encore elle était la seule perte que nous ferons ! Mais non. Des milliers et des milliers d'autres âmes lui devront leur salut ; et toutes ces âmes, à cause d'elle seule, nous les perdrons ! "

Laissant Satan vomir sa rage, j'inspirais à ma chère protégée les plus suaves cantiques d'amour, et lui suggérais des délicatesses de mortification et d'humilité pour la préparer aux noces divines qui allaient être bientôt célébrées.

LA RELIGIEUSE.— " Viens dans la solitude et sous les murs du cloître : c'est là que Dieu te veut et que sa voix t'appelle. " Telles étaient les paroles que je lui avais dites un jour.

Fidèle et fervente, la religieuse goûte pleinement la suavité du joug

du Seigneur auquel elle s'est donnée dans toute la générosité de son âme.

Lorsque Thérèse prononça devant Dieu ses serments, quelques partisans du monde la prirent en pitié ; mais ses amis vrais et les anges applaudirent et environnèrent l'élue avec bonheur. La Trinité Sainte reçut son holocauste, et Jésus mit à son doigt un anneau mystique, gage d'une alliance éternelle.

Je présentai aux esprits qui remplissaient le saint lieu l'acte d'union.

Ils me témoignèrent, en le ratifiant, la part qu'ils prenaient à mon allégresse et l'intérêt qu'ils portaient à la vierge-épouse du Sauveur.

L'APOSTOLAT.— Le spectacle le plus beau que la terre puisse offrir au ciel est celui d'une famille religieuse. Les âmes qui habitent ces pieux asiles, semblables à de blanches colombes, renoncent à se poser sur un monde souillé. Leur nid est bien fermé du côté de la terre ; il ne s'ouvre que du côté du ciel.

Les anges se sentent à l'aise dans ce milieu béni : on y parle le même langage, on y vit en bonne entente ; les âmes n'ont que le désir de ressembler de plus en plus aux célestes esprits.

*

* *

Le Seigneur, voulant éprouver l'amour de son épouse, sur les épaules de la religieuse, je déposai une croix. Elle la baisa, remercia Dieu qui le lui envoyait et se confia en mon secours.

Je fus dès lors son Cyrénéen.

Il m'était doux de voir comment le pressoir de la souffrance n'exprimait de son cœur que l'huile de la

résignation. J'en bénissais le Très-Haut auquel j'offrais chaque jour de nouvelles couronnes tressées par les mains actives de ma bien-aimée pupille.

Dans l'irrésistible désir qu'elle avait de plaire à Jésus, tout lui était stimulant qu'elle utilisait avec bonheur.

Les créatures inanimées, les phénomènes les plus simples prenaient une voix et devenaient éloquents pour lui dire l'amour de son Dieu et attirer le sien.

Au milieu d'un orage, une voix lui disait : "Cet éclair est le regard de Dieu; ce grondement, le son de sa voix. Combien d'âmes y restent sourdes ! — Oh ! Jésus, sauvez-les," répondait-elle avec ferveur.

A l'apparition de l'arc-en-ciel, une voix lui disait : "Reconnais la clémence d'un père, le sourire d'un Dieu prêt à s'apaiser lorsque tu le pries." Elle remerciait et priait.

Le matin, quand elle promenait son regard sur la campagne, une voix lui disait : "Tout chante à Dieu son cantique ; tout redit les louanges du Créateur. Il n'y a que le méchant qui se taise." Alors, prise d'une sublime pitié, elle chantait les louanges de Dieu pour ceux qui ne les chantaient pas.

Au son des cloches, une voix lui disait : "Soupirs de douleur, chants de joie, annonce de bonheur, plaintes des âmes, voix d'outre-tombe, toujours leçons touchantes. Mêla ta voix à ces notes graves ou gaies et redis les gloires du Tout-Puissant."

De toutes parts, sur la terre et dans les cieux, des voix mystérieuses jetaient à son oreille ces mots suaves et forts : "Prie, chante, souffre, obéis, sauve les âmes, sauve

ton âme." Et la vierge prie, chante, souffre, obéit, sauve les âmes.

Pour cela, elle a quitté son foyer, elle a quitté son pays. La voyez-vous dans une mission lointaine, sous l'aile de son ange qui l'a suivie avec admiration, et qui lui prodigue avec plus d'affection que jamais ses soins et ses lumières ?

L'EMPLOI.— Aux regards du ciel que son office est beau, qu'il est noble et relevé ! Il la met en contact avec les petits, les faibles, ceux que la souffrance brise : pour tous, elle sera l'ange de la consolation.

Je l'aide dans son emploi.

A quiconque vient solliciter du secours, j'inspire à la vierge du Christ de donner, avec les objets matériels, le baume de la bonne parole, le vêtement de la charité.

Aux petits sans mère qu'on lui apporte, elle ouvre le ciel par le baptême ; aux enfants qu'on abandonne, elle prodigue les tendresses de son cœur ; aux malades, des soins maternels. Les ignorants reçoivent de son âme virginale les leçons de pureté et d'amour de Dieu dont elle déborde ; tous sont accueillis avec bonté par cet ange que j'ai mission de conduire. Aussi, comme mon cœur exulte lorsque je vais déposer au pied du trône de l'Éternel les abondantes gerbes cueillies dans le jardin fermé de l'Époux.

Pendant que de sa main bien-faisante l'indigent reçoit un morceau de pain, réchauffe ses membres, se couvre d'un nouvel habit ou prend son repos, je me répands en actions de grâces et chante l'hymne de la reconnaissance.

Que d'anges, gardiens de pauvres malheureux, ont passé dans cette maison avec leurs pupilles et ont pu admirer la charité religieuse et

la bonté du cœur qui s'est donné à Jésus-Christ ! C'est qu'elle voit le Sauveur dans la personne de ceux qui souffrent. En eux, c'est lui est est reçu, logé, nourri, vêtu, soulagé, consolé.

Et l'on ne s'y méprend pas. Le couvent étant resté tout un jour sans recevoir le divin Visiteur, Thérèse s'en attrista et s'en plaignit à moi. " Il ne recourt plus à nous, dit-elle ; peut-être l'ai-je offensé ? " L'arrivée d'un pauvre la rassura.

Il n'est pas jusqu'aux lépreux qu'elle eut le bonheur et l'honneur de soulager en leur donnant ses soins.

Chaque fois qu'elle pensait leurs plaies horribles, estimant un privilège de toucher ainsi les membres les plus semblables à ceux de son Époux souffrant, c'était pour moi l'occasion d'ajouter une perle bien précieuse à sa déjà si riche couronne et d'exalter la miséricorde et la richesse du Cœur de Jésus.

LA VIEILLESSE.— Tandis que ma pupille suivait, docile, mes instructions salutaires, le temps marchait.

Les générations s'étaient succédé dans les couvents de sa congrégation, et, de ses contemporaines, il ne restait plus personne. Seule, elle demeurait comme un souvenir d'une époque reculée. Ses exemples de vertus la faisaient apprécier et vénérer par les jeunes religieuses qui se modelaient sur elle sans qu'elle s'en aperçût.

Plus elle approchait du terme, plus je sentais en mon cœur de sollicitude et d'amour pour cette âme fidèle à ma tendresse. N'est-ce pas quand elle a plus longtemps voltigé sur les fleurs que l'abeille affectionne surtout son trésor ?

Je ne pouvais sans une vive allégresse songer à sa prochaine entrée dans la gloire. Mais il ne me tardait point de voir arriver sa dernière heure : la longue vie est un si grand bien pour ceux qui la passent au service de Dieu ! C'est par la longue vie qu'une âme vertueuse peut augmenter indéfiniment ses mérites et s'élever au-dessus des anges. Les anges, pour mériter, n'eurent qu'un instant.

LE TABLEAU.— Affaiblie par l'âge, la religieuse ne pouvait plus que rouler entre ses doigts amigris le chapelet qu'elle égrenait continuellement pour les âmes.

Combien souvent elle bénissait Dieu des faveurs qu'il lui avait accordées ! que de bonheur durant sa longue existence !

Je convoquai autour d'elle quelques-uns des anges dont elle avait sauvé les pupilles et je leur demandai quelles avaient été les joies de leur ministère. Chacun répondit par l'éloge de ma protégée.

L'ange du petit élu déploya la robe d'innocence ; celui du mendiant fit briller les roses de la bienveillance et de la charité ; celui des mères éplorées montra une coupe débordante du baume de la consolation ; celui des lépreux, un manteau éblouissant et des membres glorieux.

" Merci, frères bien-aimés, leur dis-je avec un sourire reconnaissant. Ce sont mes trésors que vous venez d'étaler. Comment composer à une religieuse sa couronne éternelle, sans y mêler quelques rayons pris à celles des âmes qu'elle a données à Dieu ! N'ont-ils pas, bien souvent, reçu d'elle le premier parfum de la sainteté ?

— Oh ! oui, reprirent en chœur les célestes esprits. Elle se consacra au Seigneur afin de pouvoir se livrer

plus entièrement à l'œuvre de la rédemption. Nous l'avons vue partager les douleurs des malheureux, pleurer de leurs larmes, vivre en eux et pour eux seuls après Dieu.

— Qu'il m'est doux, frères bien-aimés, repris-je avec émotion, de vous entendre célébrer la gloire de la religieuse ! Bientôt, devant le Souverain Juge, j'invoquerai votre témoignage. Quand je serai interrogé sur sa vie, je vous laisserai parler. Les âmes rachetées par elle et leurs vertus seront les pierreries et les bijoux dont elle se verra parée en entrant au ciel.

LA SUPPLIQUE.— Une nuit, pendant que je m'occupais de la soulager dans ses souffrances, un ange vint me dire : " Nous célébrerons bientôt une fête au ciel ; nous en faisons actuellement les préparatifs."

Je compris à qui était réservé cette fête et quelle part j'allais y prendre. Elle devait se célébrer au milieu des pleurs de la terre et des joies du ciel.

Le moment était venu de faire à ma bien-aimée pupille une faveur que Dieu réserve à ses plus intimes amis.

Je lui révélai le jour et l'heure où seraient brisés les liens de sa captivité : " Je me réjouis, s'écria-t-elle alors, des paroles qui me sont dites : Nous irons dans la maison du Seigneur."

Dès qu'elle n'eut plus la faculté de parler à Dieu et à Marie, je dus parler en son nom. Pleine de vigueur et dans la force de l'âge, elle avait déposé en mon cœur cette supplique :

" Mon bon ange,

" Je ne sais ni en quel temps, ni de quelle manière je mourrai. Il est possible que je sois subitement

emportée ou qu'avant mon dernier soupir je sois privée de toute intelligence. Que de choses je voudrais pouvoir dire à Dieu, au seuil de mon éternité !

" Exempte aujourd'hui de toute préoccupation, je viens vous charger de parler pour moi en ce redoutable moment. Vous lui direz donc, ô mon bon ange :

" Que je veux mourir dans l'Église catholique, apostolique et romaine, où sont morts tous les saints depuis Jesus-Christ, et hors de laquelle il n'y a point de salut ;

" Que je demande la grâce de participer aux mérites infinis de mon Rédempteur, et que je désire expirer en pressant sur mes lèvres la croix qui fut arrosée de son sang ;

" Que je déteste mes péchés parce qu'ils lui déplaisent et que je pardonne, pour son amour, tous mes ennemis, comme je veux moi-même être pardonné ;

" Que je meurs volontiers parce qu'il l'ordonne, et que je me jette avec confiance dans son adorable cœur, attendant tout de sa miséricorde ;

" Que dans mon inexprimable désir d'aller au ciel, je suis disposée, avec le secours de sa grâce, à souffrir tout ce qu'il plaira à sa souveraine justice de m'infliger ;

" Enfin que je l'aime avant tout, par-dessus tout et pour lui-même ; que je veux et que j'espère l'aimer avec ses élus, ses anges et la bienheureuse Marie dans l'éternité.

" Ne refusez pas, ô mon bon ange de vous faire ainsi mon interprète auprès de Dieu et de lui protester que tels sont mes sentiments et mes volontés !"

Mon cœur et ma voix s'unirent pour redire à Dieu, dans le temps marqué, cette belle protestation.

Dieu l'agréa comme si elle fût sortie à l'instant de l'âme de la moribonde.

L'ARRIVÉE.— Le dernier souffle rendu et le voile déchiré, où se vit Thérèse ? Dans mes bras. Son âme n'était point condamnée à franchir seule et sans guide le chemin qui la séparait de son Juge. Moi qui lui fus toujours dévoué, ce n'est pas en ce moment que je la délaisserais ! Je la connais la route qu'elle doit suivre ; je l'ai parcourue si souvent quand je portais à Dieu ses prières et ses sacrifices et que je lui rapportais les grâces de Dieu.

Dès nos premier pas dans l'éternité, nous fûmes environnés de joyeux chœurs qui nous souhaitèrent la bienvenue en nous félicitant de nos victoires.

J'arrivai aux pieds du Juge ; je lui présentai l'âme qu'il avait confiée à ma garde. Il lui tendit la main : "Ame bien-aimée, ne crains pas, reconnais l'Époux auquel tu t'es consacrée, l'Époux que tu as fidèlement servi."

Le démon parut, non pour prendre une âme en possession du salut, mais pour rendre plus éclatante sa justification.

Il ouvrit le livre de mort. J'ouvris le livre de vie. Le nom de cette âme y brillait en immortels caractères. Ses vertus et ses œuvres y avaient été soigneusement recueillies. Ses fautes n'y apparaissaient qu'à travers le sang divin qui les racheta ; le Juge ne les rappela que pour en confirmer le pardon.

Dans le plateau de la balance, je déposai les trésors de vertu. Le bien l'emporta de toute sa valeur : le mal remis n'eut jamais de poids.

La sentence fut prononcée, sentence de bénédiction qui donna au ciel une élue et porta dans mon sein un surcroît de bonheur.

LA RÉCOMPENSE.— Le courage déployé par la religieuse durant sa vie méritait une récompense spéciale.

Refuser tout aux passions pour donner tout à Dieu par la virginité ; rester incorruptible et pur ; se dévouer sans compter, se mortifier par amour pour Jésus, se soumettre au joug de l'obéissance, tout cela, pour gagner des âmes au ciel, voilà la tâche de quiconque se voue au Seigneur en religion.

Quel courage humain pourra l'accomplir ? quelle vertu profane osera l'aborder ?

Il est trois sortes de courages que Dieu récompense par un signe distinctif dans l'éternité, le courage du docteur, celui du martyr et celui de la vierge. Ce signe est un éclat accidentel du corps et de l'âme qu'on appelle l'auréole.

Couleur lumineuse ou lumière colorée, l'auréole est blanche dans les vierges, rouge dans les martyrs, verdoyante dans les docteurs.

L'auréole du docteur est composée de radieuses étoiles, celle du martyr d'éclatantes pierreries, celle de la vierge de gracieuses fleurs.

Les vierges tiennent dans leurs mains des lis, les martyrs des palmes, les docteurs des lauriers.

Couronnée de son auréole et portant son lis, la vierge, ma pupille et ma sœur, fut appelée sur le char triomphal de son Époux. Elle y vint se mêler aux rangs des esprits célestes, prit place à mes côtés, et commença sa course à travers les cieux, suivant partout l'Agneau divin et chantant, comme nous, le cantique réservé aux vierges et aux anges.

ANGELA.

(à suivre)

On verra dans le prochain numéro les impressions de Thérèse à son arrivée dans l'infini.

Nos amis verront avec bonheur l'accroissement donné aux Bourses missionnaires.

Une BOURSE est une SOMME D'ARGENT dont l'intérêt crée une rente perpétuelle pour le soutien d'une missionnaire.

La somme de \$5,000.00, donnée en un ou plusieurs versements, et par une ou plusieurs personnes, forme une BOURSE complète.

Bourse complète :

BOURSE DU SAINT-ESPRIT. \$ 5000.00

BOURSES EN VOIE DE FONDATION :

BOURSE DU SACRÉ-CŒUR \$ 372.54

BOURSE VILLE-MARIE. 1459.79

BOURSE SAINT-JOSEPH. 505.00

BOURSE SAINT-PATRICE. 1349.00

BOURSE MARIE-IMMACULÉE. 20.00

Beaucoup songent à éterniser leur nom sur la terre par un monument qui ne pourra résister aux ravages du temps ; heureux celui qui, suivant l'impulsion de la vraie charité, s'assure un MONUMENT VIVANT DE FOI ET D'AMOUR qui attestera pendant toute l'éternité de son zèle pour le salut des âmes. Créer une Bourse, ou contribuer à sa formation, ne serait-ce pas un moyen hautement louable de rendre immortelle la mémoire de quelque cher défunt ? Ne serait-ce pas lui procurer un monument en tout point digne d'un cœur chrétien ?

COMMENT AIDER LES MISSIONS EN ORNANT NOS BELLES EGLISES DU CANADA

Les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception ont un atelier d'ornements d'église et de lingerie sacrée, pour le soutien de leur maison-mère et de leur noviciat.

Qu'on veuille bien remarquer que les missionnaires doivent subir une préparation de plusieurs années avant de pouvoir aller travailler dans les champs de l'apostolat.

A des conditions faciles, on peut se procurer à l'atelier des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, 314 Chemin Sainte-Catherine, Outremont, Montréal, ou encore à leurs maisons de Rimouski et de Joliette, les articles suivants :

Lingerie sacrée, brodée, au fil tiré, etc., etc.

Nappes d'autel avec dentelle aux fuseaux ou autre. (Ces dentelles sont fabriquées en Chine par les orphelines chinoises.)

Surplis et aubes avec dentelles de Cluny et autres.

Tapis d'autel en feutre peint, doré ou simplement découpé.

Voiles de tabernacles peints ou brodés d'or.

Étoiles et bourses de salut, peintes ou brodées.

Voiles huméraux de tous genres.

Chapes de toutes couleurs, à la broderie chinoise, à la cannetille ou à la peinture.

Voiles de ciboire, de custode, d'ostensoir de tous genres.

Boîtes à hosties peintes.

Sacs aux malades.

Bannières, insignes pour congrégations, etc.

Enfants-Jésus en cire et Crèches pour Noël.

On peint sur commande toutes sortes de bouquets spirituels, cartes de fête, etc.

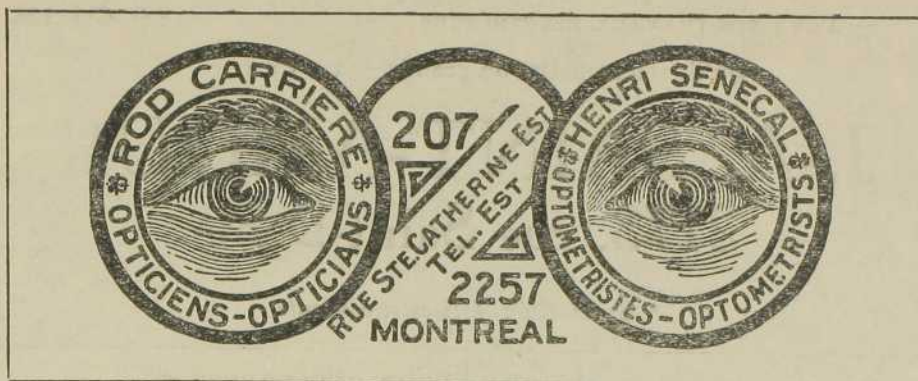
Prix donnés sur demande.

On recommande d'une manière toute spéciale les broderies et dentelles de Chine. En encourageant ces ventes, l'on coopère au salut de tant de jeunes payennes qui reçoivent dans les ouvriers catholiques, avec le gain de la vie, la lumière de la foi.

Adresse : LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION,
314, Chemin Sainte-Catherine,
Outremont, Montréal.

ou : LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION.
Rimouski, Qué.

ou : LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION,
Joliette, Qué.



18, blvd St-Joseph ouest.

Tél. St-Louis 863.

Medard Paquette

BOULANGER

Pain parisien, le meilleur à Montréal. — Pain de fantaisie de toutes sortes.

Seul propriétaire au Canada du célèbre pain KNEIPP.

DEMANDEZ-LE

Dieu crée les fruits...

Les hommes les cueillent...

Et nous en faisons des confitures

LABRECQUE & PELLERIN ne sauraient produire quand les fruits manquent, car leurs confitures, marque L. & P., sont pures.

Elles ont un goût qui plait aux plus exigeants. Demandez cette marque pour un produit pur.

Labrecque & Pellerin

Manufacturiers de Confitures, Sirop, Catsup.

Tél. Est 1075-1649

111, St-Timothée,
Montréal.

ARMAND GRAVEL

QUINCAILLIER

Fixtures électriques, Tapisserie, Peinture,
Vaisselle.

Coin Waverley et Bernard

Spécialité : Nous posons les vitres à domicile.

— POUR VOS TRAVAUX ÉLECTRIQUES...

Tél. Cal. 128.

Qu'ils soient petits ou grands,— voyez

J.-A. SAINT-AMOUR

2173, rue Saint-Denis

*Spécialité : églises et couvents.*Geo. VANDELAC, jr
— Etabli en 1890 —

Alex. GOUR

Georges Vandelac

DIRECTEUR DE FUNÉRAILLES

Voitures doubles pour baptêmes et mariages
Ambulance-automobile et ambulance à
chevaux.

70, RACHEL EST

(Angle Cadieux),

MONTREAL

Tél.: St-Louis 1203 ; la nuit : 3229.

B. Trudel & Cie

36, Place D'Youville

MONTREAL

Nous manufacturons l'Homogénéisateur :
TRUDEL, le Condenseur Evaporateur: RUFF,
Les Bassins Pasteuriseurs et Réfrigérateurs.
Nous vendons toutes les machineries et fournitures
nécessaires aux diverses Industries du
Lait.

Tél. Main 118 ;

B. P. 484

Le soir, West 4120

COMPAGNIE DE BISCUITS

"ÆTNA"

LIMITÉE

Entrepôt et salle de vente : 245, Avenue
Delorimier, Montréal.— Tél. Lasalle, 827.

Nous fabriquons une grande variété de
biscuits. Qualité supérieure : prix modérés.
— Nous accordons une attention spéciale
aux commandes reçues des communautés
religieuses.

— Achetez votre Harmonium ou Piano, de:—

"The Leach Piano Co"

564, STE-CATHERINE OUEST
(Entre les rues Stanley et Drummond)Comptant ou termes faciles. Écrivez
pour informations.

THE CANADIAN FLORAL CO.

L. LESPÉRANCE, prop.

257, Ave LAURIER
OUTREMONTSpécialité : Bouquets de noces et dessins
mortuaires. (Tél. Rock. 830)

J.-O. LABRECQUE & CIE

AGENT POUR LE

CHARBON DIAMANT NOIR

141, rue Wolfe,

Montréal

BIENFAITEURS DE LA SOCIÉTÉ

1.— Sont *fondateurs* ceux qui assurent à la Société un capital de \$1,000.00 et plus.

2.— Sont *protecteurs* ceux qui, par une somme de \$500.00, fournissent la dot et le trousseau d'une novice pauvre. Une paroisse, une communauté ou une famille, en réunissant leurs aumônes, peuvent avoir droit à ces titres. Un diplôme de fondateur ou de protecteur est décerné aux personnes qui font les offrandes plus haut mentionnées.

3.— Sont *souscripteurs* ceux qui versent une aumône annuelle de \$25.00.

4.— Sont *associés* ceux qui donnent la somme de \$2.00 par an.

La Société considère aussi comme ses bienfaiteurs tous ceux qui, par une offrande quelconque, soit en argent, soit en nature, viennent en aide à ses œuvres.

AVANTAGES ACCORDÉS AUX BIENFAITEURS

Tout en laissant à Dieu le soin de récompenser lui-même, selon leur générosité, leurs différents bienfaiteurs, les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception leur assurent une participation aussi large que possible au mérite de leurs travaux apostoliques, ainsi qu'aux prières et souffrances de tous les malheureux confiés à leurs soins.

En outre, les bienfaiteurs ont droit aux avantages spirituels suivants :

1° Un souvenir particulier dans toutes les messes entendues et les communions faites par les religieuses.

2° Une messe chaque mois dite à leurs intentions.

3° Tous les vendredis de l'année, les religieuses, se succédant auprès du Saint Sacrement exposé dans la chapelle de leur maison-mère, offrent l'heure d'adoration tout entière aux intentions de leurs bienfaiteurs. (Les noms des fondateurs et des protecteurs sont déposés sur l'autel de l'exposition.)

4° Aux mêmes fins, est faite tous les jours, par les membres de la communauté, la Garde d'Honneur de Marie, laquelle consiste dans la récitation ininterrompue du Rosaire au pied de l'autel de la Sainte Vierge. Cette Garde d'Honneur est faite aussi en Chine, à la léproserie de Shek Lung. Là, les pauvres lépreuses se succèdent, par groupe de quinze, pour offrir à l'intention des bienfaiteurs de la Société les prières du saint Rosaire.

5° Une messe de Requiem est célébrée chaque année pour les bienfaiteurs défunts.

6° Aux bienfaiteurs défunts est aussi appliquée une participation aux mérites du Chemin de la Croix fait chaque jour par les religieuses.

HISTORIQUE

DE la population totale du globe, il y a au moins un milliard d'hommes qui sont encore plongés dans les erreurs du paganisme !... La Chine, à elle seule, ne compte-t-elle pas plus de 400, 000, 000 d'idolâtres !

L'Institut des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Montréal, est né du désir de voir le Canada prendre sa part, à côté des vaillantes congrégations de l'ancien monde, dans l'œuvre de l'évangélisation des infidèles, œuvre qui s'impose à tous les pays et si hautement recommandée par le Saint-Siège. Un institut, ayant sa maison-mère au Canada, pouvait plus facilement trouver, au sein de nos populations croyantes, de nombreuses recrues pour les missions, et provoquer, dans le pays, de précieuses sympathies.

Cet institut destiné aux missions étrangères, débuta en 1902 à Notre-Dame-des-Neiges, près Montréal, sous le bienveillant patronage de Sa Grandeur Monseigneur Bruchési et sous la direction de feu M. l'abbé Gustave Bourassa, curé de Saint-Louis-de-France.

En décembre 1904, Monseigneur l'Archevêque de Montréal, se trouvant à Rome pour prendre part aux fêtes du cinquantenaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, soumettait à Sa Sainteté Pie X l'œuvre projetée. "Fondez, Monseigneur, lui dit alors l'auguste Pontife, et toutes les bénédictions du Ciel descendront sur le nouvel Institut, auquel vous donnerez le nom de "Société des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception."

Le 8 août 1905, anniversaire de sa consécration épiscopale, Sa Grandeur Monseigneur Bruchési recevait les vœux des premières religieuses.

En 1909, sur l'appel de Monseigneur Mérel, vicaire apostolique du Kouang-Tong, la Société ouvrait à Canton, Chine, sa première mission.

FIN DE LA SOCIÉTÉ. — La fin principale de l'Institut des Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception de Montréal est la sanctification de ses membres par la pratique des trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et par la fidélité à ses constitutions.

La fin secondaire et spécifique est la propagation de la foi chez les nations infidèles, en esprit d'action de grâce. En conséquence, chaque sujet, par l'émission des vœux dans la Société, voue à Dieu ses forces et sa vie à l'extension du règne de Jésus-Christ et de son Immaculée Mère, comme un holocauste de perpétuelle reconnaissance, tant en son nom qu'en celui de tous les hommes.

MOYENS D'ACTION

EN PAYS INFIDÈLES. — L'exercice des œuvres de miséricorde spirituelle, par l'éducation des enfants indigènes, l'instruction des catéchumènes et des néophytes, la formation de vierges catéchistes, l'assistance des mourants payens et chrétiens ; aussi par la direction de crèches, orphelinats, écoles industrielles, ateliers, dispensaires, léproseries, etc., etc...

EN PAYS CIVILISÉS. — Diffusion des Œuvres de la Sainte-Enfance et de la Propagation de la Foi, ainsi que des revues faisant connaître les missions.

Création de maisons de recrutement.

Procures où l'on reçoit les dons en argent et en nature, tant pour les maisons du Canada que pour celles de la Chine.

Écoles pour les enfants de nations idolâtres résidant dans le pays, direction de cours spéciaux pour les adultes payens, instruction religieuse des catéchumènes et assistance des mourants chinois, nègres, etc...

Ligues de prières et de sacrifices pour l'extinction des sociétés antireligieuses.

Retraites fermées pour développer, chez les jeunes filles, le zèle pour les intérêts de Dieu et des âmes et leur permettre d'étudier leur vocation.

